NOVA ET VETERA

REVUE CATHOLIQUE POUR LA SUISSE ROMANDE

CHARLES JOURNET • *Au-dessus des impérialismes* 113

MARION STANCIOFF • *Le distributisme* 126

GEORGES BERNANOS • *Extraits* 145

GEORGES CATTAUI • *T. S. Eliot* 153

HENRI FERRARE • *Poèmes* 171

CHARLES JOURNET • *La cause finale de l'Eglise glorieuse*. 176

BIBLIOGRAPHIES • *Charles de Gaulle, Jacques Maritain, Pierre Jean Jouve, François Charrière, Egidio Reale, Jean Vermandoy, Carmen Leu-Llorens, Margeride* . . 189

XX^ME ANNÉE - N° 2 - AVRIL-JUIN 1945

ÉDITEURS FRAGNIÈRE FRÈRES FRIBOURG

Au delà des impérialismes

1. La paix espérée.

« Donner à l'humanité anxieuse, une paix qui réhabilite le genre humain devant lui-même et devant l'histoire. Une paix dont le berceau voie resplendir l'aurore d'un esprit nouveau, l'esprit d'une communauté universelle issue de l'universelle douleur. Seul cet esprit de communauté, soutenu par les forces divines de la foi chrétienne, pourra préserver l'humanité, après cette guerre effrayante, de l'indicible fléau d'une paix édifiée sur des principes erronés, et par conséquent éphémère et trompeuse. »[1]

Il fallait se battre pour rien de moins haut, rien de moins lumineux, rien de moins saint — et, à le faire, comment ne pas savoir d'avance que même payée de tant d'angoisses, de tortures, d'agonies, de sang, une victoire si pure était cependant trop précieuse, trop céleste, pour être rencontrée tout de suite tout entière ; que le devoir était donc pour chacun de donner à son rang, tant que durerait la nuit, son maximum ; et qu'au matin, ce serait non pas aux hommes, mais à Dieu de choisir ce qui, dans ce gigantesque effort dressé contre la marée des puissances du mal, serait destiné à passer, malgré tout, jusqu'à l'humanité de demain.

Cette paix de la politique chrétienne pour laquelle on a tellement lutté, saigné, prié, cette paix du primat de l'esprit sur la matière et de la justice sur la force, qui devait assurer le droit à la vie et à l'indépendance de toutes les nations, respecter les minorités ethniques, répudier les agrandissements territoriaux, interrompre la course aux armements, procéder à une redistribution des matières premières — aussi du pétrole —, elle n'est point venue, et ce qui est monté sur l'horizon, ce n'est pas l'aurore d'un esprit nouveau, c'est encore l'ouragan des vieilles compétitions et, par

---

[1] Pie XII, *Message de Noël 1943.*

intermittences, mais de cela il ne faut point parler, le spectre hideux de la troisième guerre mondiale.

On aura vu se produire, une fois de plus, l'obstinée tentative des meilleurs d'entre les hommes en vue d'instaurer une fédération de tous les peuples de la terre dans la justice. Et nous ne dirons pas que cette tentative a été vaine, car rien n'est vain de ce qui tend à soulever la vie vers plus de lumière et de liberté. Mais elle avait contre elle, pour l'empêcher d'aboutir, le scandaleux succès de l'aventure hitlérienne, qui révélait au monde ébloui, pour la première fois, jusqu'où peuvent aller les méthodes de force quand elles sont employées avec un absolu mépris de Dieu et de la personne humaine.

2. La paix qui est venue.

La solution concrète qui a prévalu, ce n'est pas celle d'une fédération de nations libres et indépendantes, c'est celle d'un équilibre d'impérialismes dont les intérêts primordiaux se limitent mutuellement et tout occupés d'accroître leur champ d'action.

La terre semble régie par un triumvirat, ou plutôt divisée en deux zones majeures d'influence, l'une occidentale, l'autre orientale. Ce sont deux hégémonies, mais elles ne sont point pareilles.

D'un côté, il y a, avec beaucoup d'ambitions qui ne sont certes ni belles ni désintéressées, le respect malgré tout de valeurs qui sont pour nous fondamentales et sans lesquelles nous ne pourrions pas vivre: le respect de la liberté religieuse; la reconnaissance de la légitimité des partis politiques, de la liberté d'association, de la liberté de recherche et de discussion; la reconnaissance par l'Etat du droit égal de tout individu à la vie, à la libre disposition de sa personne, et conséquemment à la propriété personnelle (à la propriété chrétienne), la reconnaissance et la proclamation de la sainteté du droit naturel et du droit des gens, même quand ils ne sembleraient pas aller dans le sens des intérêts immédiats de l'Etat, en sorte qu'on puisse toujours en appeler à eux devant l'opinion.

De l'autre côté, ces droits et ces devoirs, même quand ils seraient proclamés ou provisoirement accordés, ne peuvent se situer véritablement dans le sens et dans l'axe des intentions d'un Etat, que Lénine a défini comme «un appareil spécial d'écrasement» destiné à fabriquer l'homme nouveau. On se trouve en présence d'une

formidable organisation politique, manœuvrée par un parti unique et foncièrement athée, pourvu d'un politburo, d'une guépéou, d'admirables techniques propres tantôt à monter de retentissants spectacles politiques, tantôt à fonctionner dans le plus terrible secret, derrière un infranchissable rideau de fer, pour hâter l'épuration de vastes pays et l'acheminement de populations entières vers l'exil.

Ici, on a pu constater un sincère, un persévérant travail en vue de donner, à ce qui resterait d'humanité sortant de la guerre, un statut politique fondé sur le primat des valeurs spirituelles, sur la sainteté des préceptes du droit naturel et du droit des gens. Là, on a vu trop souvent se produire les audaces d'une volonté de puissance ivre de ses prodigieuses victoires, curieuse de savoir jusqu'où elle pouvait pousser ses revendications vers l'Atlantique, la Mer du Nord, la Méditerrannée, l'Adriatique, le Golfe Persique, la Mer du Japon, la Mer Jaune...

Le résultat a été la nécessité immédiate, même pour les meilleurs, de faire front sur le terrain de la volonté de puissance, et de considérer comme des fins lointaines, à procurer quelque jour, ce qu'ils avaient commencé de regarder comme des principes de leur programme. Au total, un formidable affaissement de ce premier idéal de politique internationale, qui avait soutenu les peuples aux jours héroïques de la Charte de l'Atlantique, lorsqu'ils étaient engagés dans la lutte sinistre contre Gog et Magog.

3. La Charte de San Francisco.

Un des résultats de ce compromis, c'est la Charte de San Francisco, prévoyant que chacune des grandes puissances pourra en tout état de cause, opposer son *veto* à l'exécution des décisions du Conseil de Sécurité.

« C'est affirmer qu'il n'y a aucune loi internationale indépendante des fluctuations politiques, la seule loi étant l'entente entre grandes puissances. Les grandes puissances domineront donc, sans autre frein que l'opinion publique et l'art de la politique sera précisément de la régler. C'est nier tout principe commun de justice, et donc rejeter les puissances libérales au cynisme ou à l'hypocrisie, par quoi elles sont sans cesse tentées, mais où elles seront toujours dépassées par ceux qui, en politique, ont banni résolument tout scrupule. »

Ce n'est certes pas la liturgie dont a été entourée la signature de la Charte qui sera capable de lui conférer ou de lui garantir quelque efficacité spirituelle.

Les mots d'ailleurs par lesquels le président Truman l'a présentée à la ratification des membres du Sénat sont significatifs: « Vous avez à choisir, non pas entre cette Charte et autre chose, mais entre cette Charte et rien ».

4. La Pologne.

Un équilibre de forces impérialistes, ce n'est pas pour cet idéal que s'est battu Varsovie, à l'automne dernier.

Les chefs de la résistance polonaise, qui avaient galvanisé par leur héroïsme un peuple unanime de plus d'un million d'habitants, ont bien vite compris que leur sort était réglé, et que, s'ils échappaient aux coups des nazis, ils ne survivraient, pas plus que leurs camarades de Vilno et de Lublin, à la victoire des « armées de libération ».

Mais que leur importait la mort, pourvu que, par le vaste travail technique qu'ils tenaient prêt pour chaque plan de l'activité humaine, par leur esprit de sacrifice, par leur entrée en masse et tête haute dans la fournaise, pût renaître, au moment prochain ils n'en doutaient pas de la grande paix, une ère de la primauté du droit, où la liberté et l'indépendance seraient accordées, non seulement à la Pologne, mais à toute la fédération des nations de l'Europe moyenne, à toute la fédération des nations du monde.

Il n'était pas difficile de prédire comment on s'y prendait pour réduire la Pologne [1]. Les choses sont aujourd'hui assez avancées pour qu'on puisse parler, dans la presse, de laisser contrôler les prochaines élections polonaises par les alliés anglo-saxons eux-mêmes.

Il ne reste plus, désormais, à la Pologne polonaise, à la Pologne qui ne veut pas mourir — elle ne mourra pas de sitôt, — que de choisir, soit de sauver son âme en l'acheminant vers les exils, à la ressemblance du peuple d'Israël, soit, jouant le tout pour le tout, d'aller l'enfermer résolument dans le tombeau de la patrie, afin d'en soulever le couvercle.

---

[1] Nova et Vetera, n° 2, p. 117.

5. De quel côté penche le monde ?

Si la paix du droit, à laquelle nous tendrons toujours par un effort de tous les instants, n'est qu'une paix en espérance, qu'une paix de demain, si le monde de la politique veut demeurer, dans sa prépondérance, sous le régime du primat des valeurs charnelles, si la paix d'aujourd'hui n'est, pour des raisons diverses, qu'un précaire équilibre d'impérialismes, la question se pose aussitôt de savoir lequel d'entre eux l'emportera.

Sous un tel horizon, ce qui compte avant tout, ce sont d'une part, la possession de la terre et de ses richesses, l'or ou le pétrole ; et c'est, d'autre part, la possession d'une technique de l'organisation des masses, d'une technique de la propagande, d'une technique des coups d'Etat, d'une technique des mythes et des slogans, d'une technique de dressage de l'homme nouveau.

Pour ce qui est du premier point, l'avantage semble être d'un côté. Mais, pour ce qui est du second point, incontestablement, il passe à l'autre partie. C'est ici que réside sa force suprême. Elle essaie d'abord, naturellement, de réclamer le maximum, par la voie des adjudications politiques ; quant à ce qu'elle ne peut obtenir du premier coup, et dont elle estime avoir besoin, elle pense bien le conquérir par la voie de la propagande sociale, qui lui assure des intelligences et des fidélités dans le sein même du camp adverse.

6. Capitalisme ou communisme ?

Dans les vastes masses de peuples qui s'agitent à l'Orient ou à l'Occident, ce que nous voyons, ce sont d'abord des êtres dont chacun est immortel, dont chacun a été racheté par le Sang du Dieu fait Homme. Dans ces vastes masses de peuples, à l'Orient comme à l'Occident, ce que nous voyons, ce sont aussi de merveilleuses richesses culturelles et d'inépuisables réserves d'humanité. Cette double vue est en nous assez nette, assez puissante, pour que nous ne puissions, fût-ce un seul instant, l'oublier.

Mais, quand on permet que le primat des valeurs spirituelles décline, on doit assister à l'irruption sauvage et à l'implacable apothéose des valeurs contraires. Ce sont les valeurs du diable,

les valeurs de la volonté de puissance et la gloire des royaumes de la terre ; elles lui ont été livrées et il les passe, dit-il, à qui il veut (Luc, IV, 5).

La puissance des royaumes de la terre, les uns la veulent pour leurs trusts, qui ont besoin pour fonctionner de beaucoup de sang humain, de sang des foules prolétariennes. Les autres la veulent pour «l'appareil spécial d'écrasement », actionné par les surhommes qui dirigent le parti communiste, appliqués à pétrir la glaise d'où sortira une humanité nouvelle.

Et nous, que voulons-nous ? Nous refusons d'entrer dans la trappe du diable. Nous désirons devenir chaque jour des enfants de Dieu. Nous ne méprisons ni n'adorons les choses matérielles. Nous voulons qu'elles servent tous les hommes, qu'elles n'en asservissent aucun. Ce qui nous frappe, ce n'est pas ce qui oppose entre eux, comme deux frères ennemis, les deux régimes économiques du capitalisme et du communisme : c'est bien plutôt l'identité de leur postulat fondamental, comme aussi l'identité de leur conséquence fatale, à savoir la réduction des foules en esclavage. De part et d'autre, on s'efforce d'arracher à l'homme du peuple sa liberté, en échange d'un plat de lentilles : mais ici, le plat est très maigre, et là, on promet de le remplir jusqu'aux bords. Ni d'un côté, ni de l'autre on ne parle de rendre, à l'homme du peuple, l'âme qu'on lui a volée.

On se rappelle le système du Chigalev des *Possédés :* « Ce qu'il propose comme solution finale de la question, c'est le partage de l'espèce humaine en deux groupes inégaux. Un dixième seulement de l'humanité possédera les droits de la personnalité et exercera une autorité illimitée sur les neuf autres dixièmes. Ceux-ci perdront leur personnalité, deviendront comme un troupeau ; astreints à l'obéissance passive, ils seront ramenés à l'innocence première, et pour ainsi dire, au paradis primitif, où, du reste, ils devront travailler. Les mesures proposées pour supprimer le libre arbitre chez les neufs dixièmes de l'humanité et transformer cette dernière en troupeau par de nouvelles méthodes d'éducation sont très remarquables, fondées sur les données des sciences naturelles, et parfaitement logiques ». Chigalev conclut : « J'offre en perspective le paradis, un paradis terrestre, et il ne peut y en avoir un autre sur la terre ».

Ici, pas de Dieu. L'âme disparaît avec le corps. « Tout ce qui est personnel n'est pas éternel. » C'est un mot récent et horrible d'Ostrovski, que citait avec louange Romain Roland.

7. Communisme et communistes.

Nous n'espérons rien du *communisme*. Nous n'ignorons rien non plus des grandeurs d'héroïsme, de culture et de poésie des *communistes*.

S'il est vain d'espérer redresser l'orthodoxie marxiste et la discipline du Parti communiste, qui veulent imposer aux hommes, non pas seulement un système économique, mais « une philosophie de la vie fondée sur un rejet cohérent et absolu de la transcendance divine, une ascèse et une mystique du matérialisme révolutionnaire intégral », il est clair que le premier devoir de ceux qui s'opposent au communisme est, non pas de camoufler sans cesse, de contester sans fin les iniquités sociales trop évidentes, et qui crient vers le ciel, dont il prend occasion, mais de travailler efficacement, assidûment, opiniâtrément à les démasquer et à les renverser.

C'est alors que, *par surcroît*, ils pourront espérer rallier « beaucoup de communistes de sentiment et beaucoup de ceux que la révolte contre les injustices sociales incline au communisme ». Nous disons bien : par surcroît. Cette même pensée est exprimée, en d'autres mots, dans l'éditorial de *Temps présent*, du 25 mai 1945 : « Faire de l'anticommunisme, c'est aller au fascisme sous une forme ou sous une autre. Et ce n'est que le jour où l'on ne fait plus d'anticommunisme que l'on se sent le cerveau et le cœur libérés. Alors on s'aperçoit que l'alternative *communisme ou fascisme* était arbitraire, qu'un *troisième terme* devient possible dès l'instant que l'on n'a plus l'entendement obnubilé par les deux formules ennemies. »

« Il y a, en principe, a-t-on dit[1], trois attitudes possibles à l'égard des communistes. On peut vouloir *les anéantir par la force*, les mitrailleuses et les camps de concentration, et en appeler contre eux aux démons de l'Allemagne raciste triomphante et de l'empire païen. Cette attitude, dictée non par un souci des valeurs humaines et divines que le communisme menace, mais par la peur aveugle de

[1] Jacques Maritain, *Christianisme et démocratie*, printemps de 1943.

perdre ses possessions ou son prestige de classe, est une *trahison* de la civilisation.

» On peut *s'abandonner à eux* et constituer avec eux un *front* politique unique qu'ils pourraient contrôler du dehors et du dedans, ou briser un jour à leur profit: ce qui revient à accepter d'avance, si l'on n'est pas victime d'incurables illusions, le risque de livrer les peuples à leur hégémonie ou à la discorde civile. Cette attitude est une *autre trahison*, car d'une part elle donne un prétexte et une stimulation à la première attitude, et d'autre part elle sacrifie l'avenir de la civilisation au souci d'obtenir dans la lutte un succès plus rapide — éphémère en réalité.

» On peut enfin comprendre que les communistes ne sont pas le communisme, et qu'ils ont hautement acquis, au prix du sang versé pour la libération commune, *le droit d'être présents au travail de reconstruction* comme des compagnons de combat, mais en même temps *refuser tout front politique unique*, tout enrégimentement et toute soumission aux manœuvres de parti. Tout en demandant que la force des lois qui protègent la liberté s'oppose aux desseins de violence, d'où qu'ils puissent venir, cette attitude demande qu'on accepte franchement la coopération des communistes et leur participation à la tâche commune, mais en gardant une autonomie entière à leur égard. C'est alors en une compétition — âpre sans doute — dans le travail constructif à accomplir qu'on aurait chance de voir se transformer la lutte entre le communisme et ses opposants, *ceux-ci comptant que le succès dans le bien et dans la justice, et en tout effort pour remédier à l'humaine détresse, se porte témoignage à lui-même*, et qu'une démocratie pleinement résolue à la justice sociale et aux changements qu'elle exige, décidée à en finir avec l'hégémonie de l'argent, animée et traversée de toutes parts d'une flamme spirituelle héroïque, *non seulement est en état d'ôter au communisme ses prétextes, mais a la force d'entraîner dans son sillage* et de ramener à son idéal le plus grand nombre de ceux que le communisme attirait. »

Alors sont cités les mots de Pie XI: «Voyez les missionnaires; par quoi convertissent-ils les infidèles ? Par les bienfaits qu'ils multiplient autour d'eux. *Vous convertirez ceux qui sont séduits par les doctrines communistes* dans la mesure où vous leur montrerez que la foi au Christ et l'amour du Christ sont inspirateurs de dé-

voûment et de bienfaisance, *dans la mesure où vous leur montrerez que nulle parl ailleurs on ne trouvera pareille source de charité...* Vous n'avez pas oublié saint Ambroise demandant qu'on vendît même les vases sacrés pour venir en aide à la misère humaine. »

Un ami de Nova et Vetera, qui ne rompt que rarement le silence, mais dont toutes les paroles sont à peser, nous écrit: « Si la chrétienté ne doit pas se perdre, il faut que l'Eglise fasse siens sans réserve les intérêts des pauvres et des opprimés: *continuation de l'histoire en un sens, mais dans un autre, plus évident, hélas, ruplure décisive avec l'histoire !*

» De même, *le mépris* — un mépris nouveau — *de tout succès extérieur qui ne procéderait pas de la sainte liberté de la personne*, est une essentielle exigence de la conscience chrétienne aujourd'hui.»

8. Espagne.

En février 1942, après la première défaite allemande en Russie, le général Franco déclarait à ses officiers, à Séville: « Si la route sur Berlin devait un jour s'ouvrir, ce ne serait pas seulement une division de volontaires qui partirait, ce seraient un million d'Espagnols qui deviendraient disponibles ».

En mai 1943, il disait: « Si la cause du fascisme est perdue en Europe, la mienne aussi est perdue ».

En mars 1945, le comte de Barcelone écrivait: « Aujourd'hui, six ans après la fin de la guerre civile, le régime établi par le général Franco, inspiré des systèmes totalitaires des puissances de l'Axe, si contraire d'ailleurs au caractère et à la tradition d'un peuple comme le nôtre, est fondamentalement incompatible avec les circonstances que la présente guerre crée dans le monde. La politique extérieure suivie par le régime compromet aussi l'avenir de la nation. »

Or, voici qu'en juin 1945, le général Franco, inaugurant un nouveau service de transmission radiophonique à destination de l'Amérique latine, déclare que l'Espagne n'a jamais été fasciste: « Ni nos traditions, ni notre caractère individuel et indépendant, ni notre conception catholique de la vie ne sont compatibles avec les dogmes qui sacrifient l'homme et sa vie personnelle à l'Etat et tout-puissant.» Le 2 mai encore, les *Informaciones* avaient pu-

blié impunément: « Adolf Hitler, fils de l'Eglise catholique, est mort en défendant la chrétienté. La mystique profonde et dense que sa mort crée en Europe finira par triompher de l'humanité. Dieu est avec les paladins. Et dans le ciel il y a grande fête. Sur la terre, les hommes de bonne volonté envient une telle mort. L'heure approche où ils vont être justifiés ».

Quelques évêques espagnols, dont un cardinal mort en exil, ont toujours cru qu'il serait fatal de lier la cause de l'Eglise catholique en Espagne à la cause du général Franco et de ses « croisades».

On trouvera encore des ecclésiastiques pour rêver de revanches à main armée. Mais beaucoup comprenent ce que signifient ces paroles: « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups », et il leur apparaîtra que le temps n'est plus aux croisades de Dom Juan, encore moins à celles de Franco, mais à celles de Raymond Lulle.

9. Le communisme, catastrophe de la démocratie.

Un nouvel usage s'introduit, un nouveau slogan, opposant aux régimes *démocratiques* non plus, comme avant, les régimes *totalitaires*, mais seulement les régimes *fascistes ou profascistes*.

La conception chrétienne de la démocratie, *s'oppose par essence et radicalement à toutes les formes de totalitarisme*, qu'il soit raciste ou communiste.

Interrogé sur la manière différente dont le racisme et le communisme s'opposent à la conception chrétienne de la démocratie, Jacques Maritain répond que, suivant lui, « le *racisme* est une poussée antidémocratique basée sur l'adoration de la violence et la négation de l'unité du genre humain », et qu'il représente « la dernière étape d'une *réaction implacable contre le principe démocratique* et contre le principe chrétien tout ensemble; tandis que le *communisme*, irréformable en tant que doctrine, est « une catastrophe totalitaire et athéistique de la démocratie elle-même et de son élan humaniste », et qu'il représente « la dernière étape de la *destruction interne du principe démocratique*, due au rejet du principe chrétien » [1].

[1] *Loc. cit.*

En tout cas la démocratie, dont Pie XII reconnaît aujourd'hui qu'elle « apparaît comme un postulat naturel, réclamé par la raison elle-même »[1], s'oppose à toute forme réelle de totalitarisme, de quelque nom qu'il se pare, qu'il soit fasciste ou communiste.

10. L'influence de l'Evangile sur la civilisation.

Est-il vrai, comme l'ont dit, d'une part, quelques spirituels — uniquement attentifs aux silencieuses transformations opérées par le Saint-Esprit dans le secret des cœurs, — et, d'autre part, la foule des adversaires du christianisme, communistes et nazis, que le message chrétien n'aurait pas modifié, depuis deux mille ans, le cours profane de l'histoire ?

Si cela est faux, quelles sont donc les pensées et les aspirations qu'il a peu à peu éveillées dans les profondeurs de la conscience des peuples ? Le même petit livre, déjà cité deux fois, entreprend ce difficile diagnostic, et voici, résumées, ses conclusions.

1. En vertu du travail obscur de l'inspiration évangélique, la conscience profane a compris que l'histoire humaine ne tourne pas en cercle. Ce qui est acquis, pour la conscience profane, si elle ne vire pas à la barbarie, c'est la foi dans *la marche en avant de l'humanité.*

2. Sous l'inspiration de l'Evangile, méconnue souvent mais agissante, la conscience profane a compris la dignité de la personne humaine, et a compris que la personne, tout en faisant partie de l'Etat, transcende l'Etat par le mystère inviolable de sa liberté spirituelle et par sa vocation à des biens absolus. Ce qui est acquis pour la conscience profane, si elle ne vire pas à la barbarie, c'est la foi en *les droits de la personne humaine*, et c'est la foi en *la justice comme fondement nécessaire de la vie commune.* La soif de la justice a été creusée dans l'âme des siècles chrétiens par l'Evangile et par l'Eglise ; c'est de l'Evangile et de l'Eglise que *nous avons appris à n'obéir que si cela est juste.*

3. Sous l'inspiration évangélique en travail dans l'histoire, la conscience profane a compris *la dignité du peuple et de l'homme de l'humanité commune.* L'homme de l'humanité commune sait au-

[1] *Message de Noël 1944.*

jourd'hui que son âge est venu, si seulement il triomphe de la corruption totalitaire et n'est pas dévoré par elle, et que l'idée d'une caste, d'une classe, ou d'une race héréditaire constituée comme maîtresse et dominatrice, doit faire place à l'idée d'une communauté d'hommes libres, égaux en droit et égaux en labeur, et à celle d'une élite de l'esprit et du travail qui procède du peuple sans s'isoler de lui, et qui soit vraiment comme la fleur et le luxe de ses énergies vitales.

4. En vertu du travail obscur de l'inspiration évangélique, la conscience profane a compris que *l'autorité des gouvernants*, par là-même qu'elle émane de l'auteur de la nature humaine, *s'adresse à des hommes libres qui n'appartiennent pas à un maître, et s'exerce en vertu du consentement des gouvernés.* « Exprimer leurs propres opinions sur les devoirs et les sacrifices qui leur sont imposés. Ne pas être contraints à obéir sans avoir été entendus. Voilà deux droits du citoyen qui trouvent dans la démocratie leur expression naturelle. »[1]

5. En vertu du travail obscur de l'inspiration évangélique, la conscience profane a compris que le domaine politique et l'attirail de chair et de sang des choses qui sont à César doivent être quand même soumis à Dieu et à la justice ; elle a compris que *tout l'art de dominer et tous les crimes que les princes et les chefs des nations mettent en œuvre pour conquérir et affermir leur pouvoir peuvent bien leur donner le pouvoir, mais tournent fatalement au malheur des peuples.*

6. Sous l'inspiration évangélique, la conscience profane s'est éveillée aux *aspirations naturelles de la personne à l'affranchissement de la misère, de la servitude et de l'exploitation de l'homme par l'homme.* Quand on sait qu'on est tous faits pour la béatitude, on n'a pas peur de la mort, mais on ne se résigne pas à l'oppression et à l'esclavage de ses frères, et on espère, pour la vie terrestre elle-même de l'humanité, à un état d'émancipation conforme à sa dignité.

7. Sous l'inspiration évangélique en travail dans l'histoire, *la conscience profane a compris*, en raison de l'amour fraternel dont l'Evangile a promulgué la loi, *ce qu'est l'espérance d'une fraternité*

[1] Pie XII, *Message de Noël 1944.*

qui s'étend à tout le genre humain, que cette espérance est sainte, qu'elle met les âmes en communion de douleur et d'impatience avec tous les opprimés et les persécutés, *qu'elle demande l'héroïsme, qu'elle a une force divine pour transformer l'histoire humaine.*

On devine quelle délicatesse et quelle profondeur de regard sont nécessaires pour établir de telles sortes de diagnostics. Ceux qui ne perçoivent ni n'apprécient les effets de l'influence évangélique dans le profane, ou bien ne s'arrêtent même pas à considérer le monde et son histoire ; ou bien, s'ils les observent, ils sont comme des hommes à qui il manque un sens, la vue ou l'ouïe. Quand les coordonnées de leur cœur, et tout leur système intérieur de références spirituelles, se seront enrichis, l'évidence soudain se fera pour eux.

11. Civilisation et Royaume.

Mais ces progrès de la conscience profane et de l'histoire temporelle du monde, de quelles douleurs, de quels sacrifices sanglants doivent-ils être payés ! Est-ce qu'ils ne paraîtront pas vraiment bien peu de choses, vraiment dérisoires, en comparaison d'un tel prix, et manifestement incapables de justifier une si grande surabondance, un si évident gaspillage de souffrances ?

Ceux qui n'ont d'espérance qu'en cette vie, il faudra bien, en effet, si leur âme est née dans la grandeur, qu'ils meurent dans la révolte ou le désespoir. Ou qu'ils se jettent délibérément, comme Nietzsche, dans la folie, pour pouvoir proclamer que la terre est un paradis. Pour la foule des autres, ils n'auront que la ressource de s'anesthésier le cœur et de choir, jour après jour, sur le plan où vivent les troupeaux.

Le chrétien, lui, sait que l'histoire terrestre enveloppe, dans ses plis sanglants, une histoire divine ; que le royaume de Dieu, déjà inauguré au sein même du temps, se construit dans les effrayantes catastrophes que traverse l'humanité, qu'aucune douleur, aucune détresse, aucune secrète agonie, aucun deuil, aucun cri vers la justice, ne sont inaperçus du Père qui est dans les cieux, et pour qui le tremblement d'une seule âme humaine, de la moindre âme humaine, est plus précieux que l'univers avec tous ses trésors.

Juillet.

CHARLES JOURNET

Le Distributisme [1]

La propriété est comme le fumier : il n'est bon que lorsqu'il est étendu. François Bacon.

Si suivant Péguy, il faut au riche quelque chose approchant du génie pour imaginer la pauvreté, il n'en faut pas autant pour voir que la faim, la promiscuité, l'insécurité perpétuelle sont les plaies de notre civilisation. Tous les hommes de bonne volonté souffrent — qu'ils se l'avouent ou non — à la vue des misères endurées par les être humains sous le régime capitaliste. Un grand nombre de ces hommes de bonne volonté ont espéré trouver dans une forme ou l'autre du collectivisme, l'antidote du capitalisme [2]. Et si leur volonté est vraiment bonne, ils souffrent encore de ce que cette solution, telle que nous l'avons vu appliquer, apporte un remède peu efficace aux maux créés par l'orientation ploutocratique de notre civilisation. Ce désenchantement et cet espoir proviennent tous deux de ce que nous pourrions appeler la déformation professionnelle de «l'homme capitaliste», c'est-à-dire de tout homme, de quelque classe qu'il soit, appartenant à l'ère actuelle. Embourbés dans ce régime comme nous le sommes (que notre fonction soit celle d'employé ou celle d'employeur) il nous semble impossible de concevoir un développement de notre société qui ne soit pas dans la même ligne. Et c'est toujours engagés dans cette voie, alors même que nous croyons le plus radicalement nous en écarter, que nous nous obstinons à chercher le salut.

---

[1] Nous nous permettons d'attirer l'attention de nos lecteurs sur ces pages. *(N. d. l. R.)*

[2] Parmi les catholiques de la génération actuelle, certains esprits généreux (que ce soient des représentants de la J.O.C. ou des érudits comme les éditeurs de «*Communauté humaine*») jettent un regard nostalgique du côté du communisme et soupirent après la licéité de la solution collectiviste. Disons-le tout de suite, ce n'est pas par pusillanimité que l'Eglise retient ses enfants sur cette pente. Nous lui connaissons bien d'autres audaces. *C'est par enthousiasme de la liberté*, qu'elle qualifie de «premier des biens terrestres».

1. Le principe commun au capitalisme et au collectivisme

Il est évident que, superficiellement, Capitalisme et Collectivisme laissent voir des divergences. Mais, en y regardant de plus près, l'on constate qu'ils sont en réalité deux phases du même mal. Toute la dialectique matérialiste nous démontre cette inexorable évolution de la société bourgeoise en société communiste, la Révolution elle-même n'étant que la crise de la maladie. Le Collectivisme ne cherche pas à abolir le Capitalisme mais à le transformer, ne souhaite pas le remplacer mais le corriger, ne veut pas changer son but mais le transposer. Il y a cependant une opposition très réelle entre le Capitaliste et le Collectiviste, entre les hommes qui représentent deux phases successives du même phénomène ; mais leur antagonisme provient uniquement de leur synchronisme. Le Capitaliste du type primitif voit son intérêt dans le maintien de la forme désuète du capital *privé*, le Collectiviste voit le sien dans l'établissement de la forme plus récente, du capital *étatiste*. *Cette opposition d'intérêts* entre les deux formes de la civilisation capitaliste *nous fait croire à une opposition de principes qui en réalité n'existe pas.*

« Le Collectivisme est injuste comme le Capitalisme est injuste, parce qu'il est matérialiste —, donc mensonger ». « Comme lui il nie la liberté, tout en l'honorant de mots » ; parce que, subordonnant également tout l'homme au critère économique, ils craignent tous deux la liberté véritable qui vient de Dieu et ramène l'homme à Dieu ». « Le Collectivisme comme le Capitalisme met l'exigence de l'esprit au-dessous des autres exigences. Il n'a qu'une exigence, celle de la prospérité économique » — dans un cas la prospérité de la majorité, dans l'autre celle de la minorité. Le Collectivisme, loin d'être le contraire du Capitalisme, en est la continuation directe, l'aboutissement naturel, la conclusion logique.

Pour reconnaître cette identité profonde, il faut se placer à un point de vue qui n'est pas celui du monde. Il faut croire à l'Esprit pour dénoncer ceux qui ne croient qu'à la matière. Que ce soit Hilaire Belloc qui en parle (le premier, je crois, dès 1913, dans son « *Servile State* »), ou Denis de Rougemont, ou Tristan d'Athayde, ou Chesterton, ou le professeur Fanfani, ce sont toujours des croyants qui ont découvert cette parenté du Capitalisme et du Communisme dans le matérialisme, et ce sont toujours aussi des croyants, et plus précisément des catholiques, qui ont le plus étudié et élaboré la solution [1].

[1] Quoique Gina Lombroso, dont j'étudiais la pensée dans un récent fascicule de « Nova et Vetera », 1944, n° 2, p. 158 se soit aussi consacrée à ce travail et arrive à des résultats qui confirment les nôtres de façon frappante.

2. Une antinomie fondamentale

Avant d'aborder l'examen de cette affinité foncière pour lui opposer un principe, j'emprunterai à Belloc une analyse de l'instabilité capitaliste. Car le siècle passé, depuis la rédaction du « *Capital* », a donné au diagnostic le temps de se préciser et a découvert des nuances qui avaient échappé à l'œil de Marx. (Le champ d'observation est toujours le même: l'Angleterre.)

Le Capitalisme est instable de par sa nature même, parce que ses réalités sociales sont en conflit avec tout système de lois existant ou possible. Le capitalisme moderne est encore plus instable de par sa position qui comporte d'un côté la concentration des moyens de production entre les mains d'une petite minorité, et de l'autre, l'octroi de la liberté politique à tous. Cette liberté politique associée à l'impuissance économique est le fait caractéristique des démocraties capitalistes et il les ronge par l'intérieur, car on ne peut réduire les hommes à la misère et leur demander d'y consentir indéfiniment. Pour résoudre le problème on peut éliminer soit le facteur de la propriété restreinte, soit le facteur de la liberté, soit les deux.

3. Faut-il abolir la liberté politique?

La tendance naturelle du Capitalisme est de résoudre l'antinomie en éliminant la liberté. Toute la législation paternaliste que nous observons dans les démocraties occidentales est nettement orientée dans ce sens. Le Capitalisme ne peut pas tenter de se survivre sans employer des méthodes non-capitalistes (ou néo-capitalistes): sans quoi de grandes masses de la population disparaîtraient par la faim et des quantités d'entreprises disparaîtraient par l'inanition. Le Capitalisme primitif est donc obligé de se muer en autre chose. La compétition libre cède la place aux grands trusts, aux monopoles d'Etat, et l'attitude de non-intervention cède la place à l'allocation de chômage, aux pensions et aux diverses formes d'assurance sociale.

Par contre, l'effroyable insécurité générale pousse les hommes à préférer une sécurité immédiate sans liberté à la liberté de mourir de faim. Il y a maint exemple, dans l'histoire de Rome, du plébéien à bout de ressources se constituant esclave pour assurer sa subsistance; et, lors de la dissolution de l'Empire d'Occident, nous voyons un phénomène analogue

chez le petit propriétaire libre ou affranchi qui, pour sauver ses possessions des déprédations de pillards barbares, courait se mettre sous la protection de quelque grand propriétaire auquel il offrait son service. L'indigence obligea souvent l'homme à troquer sa liberté contre le pain d'un despotisme protecteur, et, quoique la tradition chrétienne ait renforcé le dégoût naturel de l'homme pour l'esclavage, on peut craindre que, de par l'affaiblissement actuel du christianisme, il se laisse de nouveau choir dans cette ancienne condition.

4. Faut-il abolir la propriété personnelle?

Mais ce facteur de liberté est encore nominalement trop cher à l'homme d'Occident — si bas qu'il soit tombé — pour qu'il soit *ouvertement* question de l'éliminer. Les réformes cherchent donc à opérer sur le facteur de la propriété. Puisque nous souffrons de ce que la propriété est concentrée entre les mains d'une petite minorité, nous pouvons tenter d'abolir la propriété de chacun des hommes comme le veut le Collectivisme. En fait, « abolir la propriété privée » consiste à remettre les richesses entre les mains de fonctionnaires politiques ; la seule alternative étant : propriété privée ou propriété publique. En pratique, toute réforme collectiviste est nécessairement déviée et produit, à la place de ce qu'elle se proposait, une nouvelle chose : une société dans laquelle le contrôle des moyens de production reste entre les mains d'une minorité et où la masse accepte la sécurité au prix d'une servitude de fait. Quittons Belloc pour écouter une confirmation de ses prévisions provenant de la plume d'un jeune économiste italien qui a récemment étudié les conditions prévalentes en Russie [1]. « La distinction entre Socialisme d'Etat et Capitalisme d'Etat, qui pourrait sembler oiseuse sur le plan purement théorique, est en fait une réalité : réalité contingente, mais très vive en Russie. Le Capitalisme d'Etat est constitué par de grands trusts qui appartiennent à l'Etat, mais qui fonctionnent selon le système capitaliste, recourent à l'épargne, vendent sur le marché (bien qu'il s'agisse d'un marché non composé de producteurs libres, mais d'autres trusts d'Etat, le fait reste que les relations d'échange entre ces trusts sont mercantiles en ce qu'elles recherchent le plus bas prix de production en concurrence), et doivent faire un profit en relation avec le capital investi dans ces trusts. Ce Capitalisme d'Etat

[1] Dans *Giustizia e Libertà*, publié clandestinement par le *Partito d' Azione* en Italie.

a ses représentants dans la personne des administrateurs et directeurs des grands trusts: ce sont des gens qui ont une conscience de classe bien définie, et qui se considèrent, dans une certaine mesure, comme propriétaires des gigantesques moyens de production qu'ils gèrent. Dans une certaine mesure, les limites sont marquées par la planification politique (qui a un but de politique sociale de parti ou de nécessité militaire) imposée par la bureaucratie socialiste de l'Etat, c'est-à-dire par le parti. Les dirigeants des trusts considèrent cette planification comme une imposition, non parce qu'ils ignorent qu'une certaine planification est indispensable (sans quoi le trust même, à la longue, perd sa situation de monopole, et un secteur de capitalisme individuel surgit à nouveau), mais parce qu'elle est faite sans tenir compte de leurs opinions respectives et qu'elle est continuellement employée comme une arme pour les tenir assujettis. »

5. Catastrophe des deux formes du matérialisme économique

Les théoriciens du Communisme ont bien prédit la mutation — que ce soit par évolution ou par révolution — de l'Etat capitaliste en Etat collectiviste. Mais ils n'avaient pas prévu ou compris que la lente agonie de la liberté en serait accélérée, qu'elle finirait même par en mourir. C'est parce que, tout en reconnaissant leur filiation directe par rapport au Capitalisme, ils ne reconnaissent pas la ressemblance qui les relie à celui-ci. Fanfani (dans son livre[1] paru il y a une dizaine d'années) en donne la vraie explication: « Cela pourra sembler paradoxal, mais la réalisation économique la plus techniquement parfaite de la civilisation capitaliste, c'est le régime soviétique, dans lequel tous les efforts publics et privés n'ont qu'un but: la rationalisation de la vie entière, au point d'abolir la propriété privée[2] et la famille[3] et d'essayer de détruire tout idéal religieux[4] qui pourrait menacer cette rationalisation matérialiste. La Russie a poussé l'expérience rationalisante du Capitalisme à son plus haut point, à sa conclusion logique.

---

[1] *Cattolicismo, Protestantismo e Capitalismo* (Milan).

[2] Le Capitalisme aboutit à quelque chose approchant ce résultat en enlevant la propriété à 9/10 de la population.

[3] Le Capitalisme y arrivait pratiquement en lui rendant les conditions de vie intenables. D'ailleurs, depuis quelques années le régime soviétique revient à l'idée de la famille, l'encourage même, et retourne à une forme mitigée de petite propriété privée sans laquelle la famille ne peut pas prospérer. L'Etat a compris que la famille est un groupe économiquement utile.

[4] Le Capitalisme l'avait presque détruit. L'Etat soviétique y est aussi revenu sous la forme mitigée d'une religion d'Etat purement formelle et extérieure dans la mesure où elle facilite le gouvernement des masses. Enfin le véritable opium du peuple !

Elle a pris l'idéal capitaliste de la rationalisation économique de la vie, et en a fait, non plus l'idéal de l'individu, mais de la collectivité abstraite de l'humanité, jusqu'au point de conclure que le dernier obstacle à la rationalisation est précisément l'agent de cette rationalisation: l'homme, et que cet obstacle ne disparaîtrait que lorsque ce même homme en deviendrait l'instrument. Pour atteindre cette fin, il a suffi de ne plus remettre la réalisation de ce programme à l'homme, à l'individu qui utilise l'Etat, mais à l'Etat qui réalisera l'idéal, à lui confié, même si le premier mandataire recouvrait son bon sens. Ces considérations nous permettent d'évaluer l'expérience russe à son vrai prix, et révèlent la légèreté de ceux qui voient dans le Communisme l'adversaire du Capitalisme. Celui-là n'est que la phase finale la plus évoluée de celui-ci. *Un système dans lequel le principe de base est le critère économique ne peut pas être l'adversaire du Capitalisme. Le système qui placerait d'autres critères au-dessus du critère économique serait l'adversaire du capitalisme.* »

6. Un principe de solution : le distributisme

« Le système qui place d'autres critères au-dessus du critère économique » est évidemment un système religieux. Ce qui, pour l'occidental, équivaut à dire le système chrétien. Mais, dira-t-on, celui-ci n'est qu'un ensemble de principes moraux qui ne nous offre aucun régime économique concret substituable au capitalisme ou au collectivisme. Donnons-nous la peine d'approfondir ce problème et nous découvrirons que le contraire est vrai. Mais avant d'analyser la doctrine catholique — car c'est l'Eglise qui nous donne le seul corps de doctrine précis — laissons la parole au *Manifeste Communiste:* « Dans votre société la propriété est abolie pour les neuf dixièmes de ses membres... Vous nous reprochez... de vouloir abolir une forme de propriété qui ne peut exister qu'à condition que l'immense majorité soit frustrée de toute propriété ». Nous avons vu plus haut, d'après la définition de Belloc, que toute modification du capitalisme exige soit l'élimination du facteur *liberté*, soit l'élimination de la *restriction de la propriété*. Le communiste propose d'éliminer cette restriction en enlevant la propriété à tous. Mais *il y a un autre moyen d'éliminer la restriction de la propriété, c'est de l'étendre à tous.* « Les lois devraient favoriser la propriété et leur politique devrait être d'amener le plus de personnes possible à devenir propriétaires. »[1] Cette solution s'accorde

[1] Rerum Novarum.

mieux avec la nature de l'homme, et l'Eglise, qui défend toujours les intérêts des hommes, la proposait déjà du vivant d'Engels, mais il a fallu un demi-siècle pour que les économistes commencent à y réfléchir sérieusement. Dans tous les pays, les esprits sérieux cherchent le moyen d'appliquer des principes analogues: en France, le groupe personnaliste, le Père Lebret; en Italie, Fanfani, Gina Lombroso, — mais c'est en Angleterre — sans doute parce que c'est le pays archétype du Capitalisme, — que le mouvement a pris plus le d'ampleur et s'est le mieux concrétisé sous l'impulsion des deux frères Chesterton et de Belloc. Leur théorie d'une société dans laquelle chaque membre détiendrait une partie suffisante des moyens de production — soit agricoles, soit industriels — est fondée sur le droit naturel et découle des principes chrétiens, sans avoir pour cela une teinte théocratique ; le nom de « Distributisme » y a été choisi pour marquer une opposition au principe capitaliste-collectiviste, mais bon nombre de mouvements nés spontanément dans divers pays sont animés du même esprit et travaillent pour le même but sous divers noms. Ce mouvement puise sa vigueur dans l'adhésion d'une foule de petits propriétaires dépossédés, ou sur le point de l'être, ou tracassés par les lois faites exprès par les grands propriétaires soutenus par les prolétaires inconscients. Cette classe de minuscules propriétaires d'ateliers, de magasins, de fabriques ou de terres, avait été condamnée, il y a un siècle, selon les théories économiques [1], à une disparition rapide et complète. Ces petites gens n'ont pas disparu ni même perceptiblement diminué: leur chiffre n'est plus prépondérant dans notre société, mais il n'y a aucune raison qu'il ne le redevienne pas.

7. Fatalisme ou libre choix

Il faut ici ouvrir une parenthèse, car je vois le lecteur, tout patient qu'il a été jusqu'ici, hausser les épaules avec commisération et soupirer: « On ne change pas le courant de l'histoire, on ne fait pas marche arrière, on ne remonte pas la pente... » Mais voilà précisément où le lecteur se trompe: on ne fait que ça. Si ce lecteur conduit une voiture, il sait que l'on fait marche arrière chaque fois que l'on s'est trompé de route, si l'on veut (et c'est évidemment le *vouloir* qui est le point crucial) retourner

[1] La vitalité foncière de cette classe, son entêtement à ne pas disparaître, expliquent l'opprobre que lui vouent les Soviets. Elle disparaît, effectivement, dans la personne de ses leaders, qu'il s'agisse de Witos en Pologne, de Maniu en Roumanie, des agrariens Croates, ou de Mouraviev et des autres membres de son gouvernement condamnés à la réclusion perpétuelle en Bulgarie.

sur le bon chemin ; et s'il a jamais fait de l'agriculture il sait qu'il faut souvent changer la direction des courants d'eaux, si l'on veut (toujours le *vouloir !*) féconder un terrain ; et quant à remonter une pente, il en remonte tous les jours, et il continuera à en remonter tant qu'il ne sera pas mort, ou paralytique. Il n'y a que la matière inerte qui ne remonte pas les pentes et s'il veut (pour la troisième fois le *vouloir !*) habiter sur une colline et non pas végéter au fond d'un trou, il faudra qu'il apprenne au plus vite que remonter la pente journellement est le travail principal de l'homme. Que savons-nous du courant que doit prendre l'histoire ? Ce que Marx a bien voulu nous en dire ? Mais sommes-nous tous, Capitalistes, Collectivistes, Catholiques, médusés par la dialectique du matérialisme ? N'oublions pas que la dialectique de Dieu n'est pas nécessairement celle de Marx, mais qu'elle est probablement autre et plus riche. Quel est ce serf arbitre [1] qui oblige l'homme à se soumettre à un régime prédit ? Son devenir n'est-il pas le fruit d'un libre choix moral ? Si la guerre actuelle ne nous a pas appris cela, ses innombrables douleurs auront été vaines. Regardons les choses comme elles sont et non pas comme les économistes nous disent qu'elles doivent devenir, et quand nous aurons vu dans quelle direction se trouve le droit, la justice et l'honneur, employons notre autonomie à cette recherche et ne nous en laissons pas éloigner par des réitérations hypnotisantes de dogmes non-révélés.

8. Suppression de la lutte des classes

Revenons à la classe des petits propriétaires citadins ou agricoles. La lutte des classes est produite par la division des hommes en propriétaires-employeurs et employés-dépossédés. Le Communisme prétend supprimer la lutte des classes en supprimant toutes les classes sauf celles des *travailleurs-employés*, et en fondant tous les hommes dans cette classe. Le Distributisme prétend supprimer la lutte des classes en supprimant toutes les classes sauf celle des *travailleurs-propriétaires*. Nous voyons une fois de plus — conformément à nos suppositions — que la première solution est dans la ligne logique du Capitalisme, tandis que la seconde est en opposition directe avec celui-ci.

---

[1] Hegel et le Collectivisme sortent aussi bien de cette phrase que Nietzsche et le Nazisme,

9. Le Distributisme en appelle à la technique contre le système capitaliste-collectiviste

Précisons ce qu'est le système distributiste. Son point de départ est, comme nous l'avons dit, le droit naturel de l'homme à la propriété. Le slogan «distributiste» — qui sent les champs — vient de Francis Bacon: « La propriété est comme le fumier — il n'est bon que lorsqu'il est étendu ». Le but du Distributisme, nous le savons, est d'*assurer à chaque famille une portion suffisante de moyens de production pour lui permettre de se maintenir dans l'indépendance.* Avant d'en venir aux moyens d'instaurer pareille réforme, jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire, pour découvrir si la diminution de la classe des petits propriétaires et la formation du prolétariat a décrit jusqu'ici une courbe unie ou laissé voir des oscillations au cours des siècles. Cet aperçu nous aidera surtout à écarter la confusion d'idées qui, en identifiant Capitalisme et Industrialisme, a fourvoyé la pensée au temps de Marx comme au nôtre.

Nous constatons, en étudiant l'Empire Romain, qu'avec ses propriétaires d'immenses *latifunda* et ses prolétaires affamés des grandes villes, il représente une société de caractère nettement capitaliste. Le système en vigueur à la fin de l'Empire, de vastes *villae* exploitées par des milliers d'esclaves agricoles n'a pas disparu d'un coup avec la dissolution du pouvoir central. Nous retrouverons ces fiefs en grande partie, nominalement les mêmes, dix siècles plus tard. Mais leur caractère a profondément changé. Pendant ces siècles obscurs le ferment chrétien travaillait, et, la décentralisation aidant, la transformation de l'esclave dénué en paysan-propriétaire s'accomplissait. Au quatorzième siècle, nous ne trouvons, en Europe occidentale, que des cas isolés — ou des « poches » retardées — de servitude; presque partout le paysan s'est affranchi complètement, ou ne doit plus qu'une sujétion juridique ou quelque service symbolique au seigneur nominal de sa terre. Si, en général, le paysan n'avait pas le droit d'aliéner sa terre, cette mesure n'était pas faite pour protéger l'intérêt du seigneur, mais pour sauvegarder celui de la famille paysanne. « Les mesures restrictives de la liberté avaient le dessein d'assurer la liberté »[1]. L'histoire des bourgs et des communes nous révèle pendant les mêmes siècles un phénomène semblable de graduelle conquête de la liberté. La qualité de prolétaire n'était plus une question de classe, mais d'âge

[1] BELLOC, *op cit.*, p. 49.

et de capacité. L'apprenti ne possédait rien, mais, à moins de malhonnêteté ou d'incapacité notoire, il finissait par devenir maître-artisan et propriétaire de ses moyens de production, et pouvait fonder un foyer à un âge où, aujourd'hui, même les fils de familles aisées n'ont pas encore le diplôme qui leur permettra de commencer à chercher du travail. Cette stabilité, cette liberté et cette justice économique *relatives* auxquelles avait abouti le moyen âge (que le lecteur ne pense pas que je préconise d'aucune façon un retour au moyen âge) commencèrent à être secoués par ce mouvement que nous appelons la Renaissance, laquelle, en abandonnant des critères supra-terrestres pour des critères terrestres, déchaîna l'égoïsme individuel et donna le jour à l'esprit de gain effréné caractéristique de la bourgeoisie capitaliste [1]. Le coup de grâce fut donné en Angleterre à la vieille économie déjà fort ébranlée depuis les « enclosures » [2] — qui, en deux générations, avaient concentré un tiers des terres entre les mains d'un cinquième de la population — par la confiscation des terres monastiques en 1528 et leur revente à des particuliers. La moitié de l'Angleterre se concentre ainsi, en une cinquantaine d'années, entre les mains d'une petite minorité. Lorsque la révolution industrielle commença, deux siècles plus tard, elle vint se greffer sur le capitalisme déjà existant. Le nouvel esprit scientifique de la Renaissance qui diffère de celui des Anciens, des Arabes et des Scolastiques, parce qu'« il n'est plus une contemplation des choses mais une exploitation des choses » [3], a sans doute donné l'impulsion à cette révolution, et le capitalisme l'a fortement accélérée, mais *les découvertes techniques ne sont pas enchaînées pour toujours au Capitalisme ni à son avatar collectiviste* [4]. C'est ce fait, d'importance capitale, qui nous

---

[1] FANFANI, dans *Cattolicismo, Protestantismo e Capitalismo* (Milan) démontrait, il y a une quinzaine d'années, que le Capitalisme était né et florissait déjà au moment de la Réforme. Si j'avais eu plus tôt connaissance de ses travaux extrêmement intéressants sur les origines de la société moderne, je n'aurais pas suivi aussi loin que je l'ai fait dans un récent article (Nova et Vetera, juin 1944) Max Weber et Tawney dans leur attribution d'un rôle important au Protestantisme pour ce qui touche au développement du Capitalisme. J'y ai toutefois fait le rapprochement établi par Fanfani et que je considère comme essentiel de la parenté entre la mentalité capitaliste et les principes individualistes de « l'humanisme », sans toutefois me rendre assez clairement compte du fait que la Réforme est plutôt un effet de la même cause qu'une cause contribuante.

[2] On appelle « enclosure » l'appropriation (à main armée parfois) des terrains communaux par les personnages puissants qui, voyant le succès des laines anglaises sur le marché des Flandres n'hésitèrent pas, par cet acte typiquement capitaliste, à se pourvoir de gras pâturages aux dépens des habitants des villages.

[3] Georges CATTAUI, *Galilée.*

[4] BELLOC démontrait en 1913 dans *The Servile State* la préexistence du capitalisme anglais à la Révolution industrielle et en tirait cette conclusion logique,

permet d'envisager un Distributisme autrement prospère et solide que celui qu'ébaucha le moyen âge. *Un industrialisme non-capitaliste, un emploi de la machine conforme au droit sont les fondements du Distributisme.* Une vue superficielle a répandu l'idée que le Distributisme se limite à une redistribution des terrains agricoles ; or la subdivision de ceux-ci ne pouvant suffir à une population croissante, la théorie semblerait ainsi réduite à l'absurde ; mais on oublie ainsi l'immense champ qu'ouvrirait une juste industrie. Nous pouvons donc conclure de notre aperçu historique : que Capitalisme et Prolétariat (avec la lutte des classes qui s'ensuit) sont un phénomène typique des époques individualistes (où la décadence des principes déchaîne l'égoïsme) ; et que l'Industrialisme, tout en étant issu, comme le Capitalisme, de la Renaissance, n'est pas l'équivalent du Capitalisme, et qu'il peut et doit lui survivre. Cette survivance permettra à la société distributiste d'assurer à chacun de ses membres la possession de moyens de production — soit d'un atelier, soit d'une manufacture, soit d'une terre, — soit d'un peu de terre et d'une part de machine — qui, en garantissant au travailleur sa subsistance, est la condition indispensable de son indépendance morale. Le but du réformateur qui désire respecter le droit naturel et développer le caractère moral et le goût de la liberté, sera donc d'étendre à chaque famille un pareil genre de possession. *Restaurer la propriété privée disparue, voilà le programme du Distributisme.*

10. Le sens authentique de la propriété personnelle

Aussitôt se présentent à l'imagination les grands obstacles qui nous séparent de ce but. En premier lieu, est-il possible de l'atteindre ? En deuxième lieu, les hommes désirent-ils l'atteindre ? Répondons d'abord à la deuxième question.

Il est vrai que le sens de la propriété s'est extraordinairement affaibli. Il n'y a pas deux siècles, même le tyrannique Frédéric II essuya une défaite quand il tenta d'exproprier un meunier pour agrandir son parc de Sans-Souci et, plus de mille ans auparavant, dans cette Perse Sassanide que nous avons l'habitude de mépriser comme « despotique », on voyait à Ctésiphon, juste devant le palais d'Anuschirwan-le-Juste une pauvre bicoque que le roi avait respectée par déférence envers l'esprit de propriété de ses sujets. Tout au contraire, aujourd'hui, le caprice paperassier d'un rond-de-cuir peut exproprier et mettre sur la paille des centaines de

familles: et tous s'y plient sans protester, y voyant comme une loi de la nature elle-même, car la grande majorité des hommes ne sait plus ce que c'est que posséder la terre, ni même des instruments de travail. Quoique nos lois continuent à défendre la propriété comme une institution normale en punissant le vol, le mécanisme de la justice est devenu un engin pour la protection de la minorité actuellement propriétaire contre la majorité expropriée. Ces expropriés ne savent plus qu'ils le sont. Ils n'ont plus le souvenir de l'époque où ils étaient propriétaires. Ils n'en ont plus ni l'expérience, ni le souvenir, ils n'en ont plus que l'*instinct*. Ils pourraient dans un rêve s'imaginer être propriétaires, mais ils ne pourraient plus s'imaginer le devenant réellement. C'est une chose pour eux si totalement étrangère aux possibilités, qu'ils n'y songent même pas, et ils envisagent comme chimérique toute tentative de cet ordre. Ils se considèrent sous l'angle d'employés et apprécient tout effort pour augmenter leur salaire ; mais il leur semble impossible qu'ils puissent jamais être autre chose que des salariés. Cent ans de propagande communiste n'ont fait que renforcer cette mentalité. « Les prolétaires n'ont rien à eux, à sauvegarder, ils n'ont pas de garantie, ni de sécurité, ils doivent donc détruire toute garantie existante, toute sécurité privée... » [1]. Les Communistes peuvent résumer leur théorie en cette formule unique: «Abolition de la propriété privé » [2]. Tout cela fait qu'il est plus difficile de se faire écouter quand on parle de Distributisme que de Collectivisme.

Néanmoins l'instinct de la propriété subsiste. Mrs Ward, dans sa biographie de Chesterton [3] raconte qu'elle a essayé, pendant ses voyages en Australie, aux Etats-Unis, au Canada, d'évaluer l'influence des théories distributrices de Chesterton dans ces pays. Elle a abandonné la tentative de noter les effets de son influence, tant il y avait de centres agricoles, de petites communautés coopératives, et de Cercles d'Etude et de Diffusion, dont le principe moteur était le Distributisme. Si dans les quinze ans écoulés entre la fondation du « *Distributist Review* » par Chesterton et les voyages de découverte de Mrs Ward ces théories ont pris un tel essor et ont été si souvent mises à l'essai, c'est bien la preuve qu'elles répondent à un besoin naturel de l'homme qui n'avait été que temporairement étouffé. Rendez l'espoir de posséder aux hommes et vous verrez combien la possession leur semblera désirable.

---

[1] Manifeste Comm. Sect. II.
[2] Ibid.
[3] « Chesterton » Maisie Ward, Sheed and Ward, London 1943.

11. La propriété personnelle est-elle réalisable?

Voyons maintenant si le Distributisme est un système pratiquement réalisable. Nous pouvons toute de suite écarter l'objection qu'un pareil régime serait utopiste, en nous rappelant que, pendant un siècle, c'est le Collectivisme qu'on taxait d'utopiste, et qu'il ne s'en est pas moins réalisé. « Mais il est certain qu'il sera extraordinairement difficile de canaliser à nouveau la vie économique de façon à reconstituer la petite propriété dans le cadre de la société actuelle ; nous aurons à travailler contre des forces d'inertie énormes, en plus de toute la résistance active que nous opposent usages, habitudes et lois. Il est infiniment plus facile de mettre de côté deux mille francs sur un revenu de vingt mille qu'il ne l'est d'en mettre de côté deux cents sur un revenu de deux mille, incomparablement plus facile de mettre de côté deux cents sur deux mille que cent sur mille. Reconstruire la petite propriété par l'épargne quand la masse est tombée dans l'auge prolétarienne est impossible sans une politique délibérée de *subsides à l'épargne*, et pour ce faire, il faudrait invertir tout le mécanisme du crédit[1]. Ou, si l'on en venait à adopter le système de pénalisation des grandes entreprises appartenant à peu d'actionnaires et que l'on accordât des subsides aux petits actionnaires en proportion de la modicité de leur apport, nous nous trouverions devant une vaste majorité qui n'aurait pas les moyens d'acheter même la part la plus minime. »[2] Voilà des difficultés, certes, mais ce ne sont pas des impossibilités. Pour arriver à cette répartition désirée des moyens de production il faudrait changer la forme et surtout l'esprit des lois actuelles qui protègent toujours en effet le grand contre le petit, le riche contre le pauvre (car le pauvre n'a pas le moyen de faire des procès). Quelques petites modifications immédiates que propose le programme des Distributistes anglais seraient:

---

[1] Le Major Douglas, dont les théories furent exploitées par des adhérents inintelligents et intéressés dans une campagne électorale au Canada qui couvrit les uns et les autres de ridicule, avait cependant remarqué avec raison qu'il y a dans le système de crédit actuel une profonde contradiction. Le *producteur* peut facilement obtenir des crédits bancaires pour créer ou développer des instruments de production. Ce même crédit n'est jamais accessible au *consommateur* qui voudrait acheter la production ainsi facilitée, et qui reste un poids sur le marché pour cette cause purement mathématique. Il n'y a plus que des survivants intellectuels du dix-huitième siècle pour se méprendre sur la nature véritable de la richesse et lier celle-ci à une base-or. Il va de soi qu'il faudrait des réformes monétaires purement techniques dans une société économiquement saine, mais celles-ci ne serviraient de rien sans le changement préalable d'orientation morale dont traite cet article.

[2] BELLOC, *Servile State*, p. 110

a) un impôt gradué sur les contrats, qui découragerait la vente de n'importe quelle propriété à de grands propriétaires, et encouragerait le morcellement des grandes propriétés et leur vente à de petits propriétaires ; *b)* en Angleterre, l'abrogation de la primogéniture ; dans le nord de l'Italie, dans certains pays balkaniques, dans certaines régions de la France, où la propriété a été absurdement divisée, la restauration de la primogéniture. (Ceci représente typiquement ce que d'aucuns qualifieraient d'empirisme anglo-saxon, mais c'est plutôt un sens des nuances locales qui ne se contente pas de solutions en série) ; *c)* impositions écrasantes sur toute grande affaire ou entreprise mais diminuant en proportion le nombre grandissant des propriétaires. (Par exemple, une fabrique appartenant à cent ouvriers employés serait à peine imposée, tandis que la même fabrique aux mains d'un seul propriétaire serait taxée cent fois plus) ; *d)* protection des petites propriétés agricoles et industrielles par un système de tarifs, et leur création encouragée par des subisdes au début, même au stage expérimental par exemple : aux Etats-Unis, dans plusieurs Etats du sud-ouest, un désert immense a été créé en ces dernières décades par l'érosion du sol due, au dire des experts, à la mécanisation de l'agriculture. Le Président Roosevelt avait inscrit, en 1932, à son programme électoral le reboisement — unique remède — des régions limitrophes de ce désert pour arrêter la destruction et reconquérir peu à peu le sol arable, par une ceinture de forêts longue de deux mille kilomètres et large de plusieurs centaines ; l'Etat trouva cette entreprise d'utilité publique trop coûteuse et y renonça. Mais un régime distributiste assignerait cette région en petites parcelles gratuitement à des propriétaires privés, à condition que chaque propriétaire plantât chaque année et entretint un certain nombre d'arbres sur son terrain. On créerait ainsi des richesses pour les générations à venir en assurant l'indépendance à un grand nombre de fermiers dépossédés, sans faire encourir au contribuable des dépenses perceptibles. Il ne faut pas oublier de dire que ces milliers de kilomètres carrés avant de passer aux grandes combinaisons financières qui les ont détruits et puis abandonnés appartenaient à des centaines de milliers de familles paysannes [1].

Passons de ces quelques propositions immédiatement applicables à la réforme principale du Distributisme.

---

[1] Pour une description épique de ces conditions, voir STEINBECK, *Grapes of Wrath*. Un tableau scientifique nous est présenté par CHASE.

12. Projets pratiques : symbiose industrio-agricole

Dans le programme du Parti Communiste (Section II du Manifeste) nous trouvons sous la rubrique 9 ces mots: « Combinaison de travail agricole et industriel; mesures pour oblitérer la distinction entre ville et campagne ». Voilà aussi le Programme Distributiste [1] quoique dans un esprit très différent. A Genève, dernièrement, des ouvriers nous disaient, dans une conversation, à quel point le travail à la chaîne est exaspérant pour les nerfs, surtout des hommes jeunes. Après un certain âge, il y a une espèce d'amortissement qui rend ce genre de travail moins pénible quoique pas plus attrayant. Ils en étaient arrivés à la conclusion que quatre à cinq heures de travail à la chaîne est le maximum dont l'organisme est capable sans subir de graves inconvénients physiques et surtout psychiques. Mais ils faisaient cette affirmation sans espoir d'une réforme possible, car même dans les rêves collectivistes on n'arrive pas à réduire les heures de travail à ce point, et dans l'U.R.S.S. actuelle les ouvriers travaillent — — comme « effort de guerre » — officiellement quatorze heures par jour sans dimanches. Certains réformateurs, épouvantés par le gâchis humain du machinisme, n'ont vu de solution que dans l'abolition des machines et dans un retour au travail exclusivement manuel. Il suffit d'un peu de bon sens pour se rendre compte que cet autre extrême est à peine moins déraisonnable que l'industrialisme à outrance. Puisque notre société dispose de moyens mécaniques, il faut les utiliser pour les travaux mécaniques. Il serait manifestement grotesque de fabriquer des kilomètres de bandes antiseptiques ou de papier hygiénique à la main. Il serait absolument impossible de faire des automobiles ou certains instruments de précision, à la main. Il y a un grand nombre d'objets d'utilité quotidienne et sans intérêt esthétique qu'il est plus économique de faire en série. Il serait donc absurde d'abandonner la fabrication industrielle, mais il faut la modifier profondément dans le sens indiqué par la rubrique 9 du Programme Communiste. La destruction actuelle des villes industrielles y aidera si nous amorçons cette réforme avant qu'un pénible effort de reconstruction n'ait perpétué leur misère. Il faudra donc installer les usines nécessaires [2]

---

[1] Chesterton était trop homme de lettres pour bien saisir le rôle de la machine qui a été mieux compris par Belloc.

[2] N'encombrons pas notre pauvre Europe affamée de fabriques d'articles de luxe. Avec la disparition de la compétition entre grandes entreprises disparaîtra aussi la réclame qui « créait » ces « besoins » socialement malsains.

à la campagne, afin que chaque ouvrier puisse habiter sa propre maison, avoir son propre jardin potager, son coin de verger, un champ[1] pour sa vache ou sa chèvre, ses poules et ses lapins. Le nombre d'ouvriers employés par une fabrique serait évidemment doublé ou triplé si chacun ne travaillait que trois ou quatre heures par jour, mais le prix de revient de l'objet produit resterait le même, car l'ouvrier étant aussi fermier et ayant probablement un petit métier supplémentaire pour ses heures perdues n'aurait pas besoin de plus d'un quart ou d'un tiers de son salaire d'autrefois. La petite ferme serait soignée en partie par sa famille, ce qui lui permettrait de donner à un métier manuel ou à une petite industrie indépendante plusieurs heures par jour, surtout en hiver, et de ce changement d'occupation résulerait le plus grand bénéfice pour le corps et pour l'âme. Le salaire régulier payé par la fabrique fournirait l'argent liquide nécessaire aux achats, mais la ferme produirait toute l'alimentation essentielle (sauf les céréales qu'il lui faudrait acheter) dans des conditions de fraîcheur qui en rehausserait incomparablement les valeurs nutritives.

13. Extraordinaire modification de la technique par l'électricité

Les villages de jardins qui se formeraient autour des fabriques couvriraient évidemment une trop grande étendue si la fabrique était elle-même très grande. Mais le gigantisme industriel[2] est dépassé et il n'y a pas la moindre raison d'y revenir. Marx dit qu'en changeant les conditions de production nous changeons toutes les relations sociales. « Le moulin à vent donne la société du seigneur féodal, le moulin à vapeur donne la société du capitaliste industriel. » Ajoutons que *le courant électrique et les moteurs Diesel donnent la société du propriétaire-ouvrier.* Les machines à vapeur, si inéconomiques (elles gaspillaient de 80% à 95% de l'énergie produite) exigeaient pour obtenir un rendement une grande installation, un travail ininterrompu et la proximité de chemins de fer ou de dépôts houillers. L'électricité ne pose aucune de ces conditions, elle se prête parfaitement à des machines maniables par un seul homme, elle ne demande aucune préparation — pouvant être déclenchée en un clin d'œil et employée dans les heures perdues, — et il est facile de l'amener dans les régions les plus

[1] Ou préférablement un pâturage communal.

[2] J'ai donné là-dessus, dans l'article déjà cité, l'opinion de Gina-Ferrero Lombroso, qui avait étudié la question dans « *Retour à la Prospérité* ».

sauvages. Ceci facilite non seulement l'organisation d'un métier supplémentaire, mais permet aussi la décentralisation des fabriques elles-mêmes. Beaucoup, sinon la plupart des fabriques devraient être petites, ne produisant que certains types d'objets, ou certaines parties d'objets. Ces dimensions réduites faciliteraient non seulement la symbiose industrio-agricole, mais résoudraient aussi la question du transport. Aucun ouvrier ne serait plus éloigné, disons d'un kilomètre, de son centre de travail. Quant au transport des matières premières et l'écoulement de l'article fini, le problème est résolu par le transport motorisé. La lente agonie des chemins de fer n'a été que retardée depuis trente ans dans les pays capitalistes par de fréquents subsides, mais bientôt le camionnage les évincera complètement. La flexibilité du transport motorisé conviendrait fort bien à ce système d'économie décentralisée. Les branches diverses d'une même industrie seraient ou bien groupées dans une même région, ou bien distribuées selon leurs besoins à proximité de centres houillers, miniers ou agricoles, en gardant toujours au premier rang le souci du bien-être ouvrier. Les fabriques n'appartenant plus à des sociétés par actions sous la domination de puissants financiers, mais à de très nombreux actionnaires — dont probablement, quoique pas obligatoirement, une grande partie des ouvriers eux-mêmes — la rapacité serait plus facilement contrôlable et le bien-être du personnel serait plus aisément assuré.

14. Agriculture

Mais ces fabriques-villages ne couvriraient pas tout l'immense terrain de l'industrie et de l'agriculture. Les sols plus adaptés à la production des céréales ne seraient évidemment point encombrés de fabriques, mais seraient distribués en propriétés aux paysans professionnels afin de fournir les denrées essentielles. De même pour le coton et les autres récoltes dont la culture nécessite une certaine étendue, et dont l'utilisation par le consommateur n'est pas immédiate. Ces cultivateurs seraient encouragées à ne pas dépendre de la réussite d'une récolte unique, mais à produire aussi l'alimentation immédiate de leur famille sous forme de légumes, œufs, volailles, fruits, lait, selon que le sol s'y prêterait. Eux aussi auraient avantage à avoir un petit métier pour les mois d'hiver.

15. Vers l'antitotalitarisme

Cependant, pour certaines industries ou services publics, il faut dire, comme le Manifeste Communiste le dit du Capital, que « ce sont des produits collectifs qui ne peuvent être mis en mouvement que par les efforts combinés de beaucoup d'individus, de toute la société ». Ces industries ou services publics, comme l'eau, l'électricité, les postes, les chemins de fer (si le temps ne les fait pas disparaître), les routes, la construction navale et les grands transports maritimes et aéronautiques semblent toujours devoir être gérés par la société, représentée par l'Etat. « Notre originalité sera dans la création d'une économie techniquement efficace qui combinera des formes de socialisme avec des formes de gestion privée. » Ce mot est du jeune économiste italien cité plus haut et nous fournit encore un exemple de ce courant qui pousse, dans tous les pays, les experts vers une solution de « régime mixte »[2]. Régime mixte d'agriculture et d'industrie et d'artisanat. Régime mixte de propriété privée et coopérative et communale et d'Etat. Régime mixte d'hommes de tous les milieux, de tout genre d'éducation, de toute profession. Nous entendons beaucoup parler de la réaction qui suit toujours une révolution. La seule réaction saine contre le centralisme étouffant des révolutions totalitaires qu'a subies l'Europe depuis trente ans serait justement cette tendance à la décentralisation et à la débureaucratisation, cette volonté qu'ont les hommes de diriger eux-mêmes leurs efforts. Espérons que le virus totalitariste n'aura été absorbé par les peuples que dans la mesure qu'il faut pour générer une antitoxine et non pour diminuer leur résistance à ce mal. A propos du totalitarisme collectiviste (ou autre) Chesterton[3] dit ceci: « Ce qu'il y a derrière [ces mouvements modernes], *c'est un doute nouveau.* Ce n'est pas seulement un *manque de foi en Dieu* mais plus spécialement un *manque de foi en l'homme.* La vieille moralité, la religion chrétienne, l'Eglise catholique, se distinguaient de cette nouvelle mentalité parce qu'elles croyaient vraiment aux droits des hommes. C'est-à-dire qu'elles croyaient que les hommes ordinaires détenaient des pouvoirs et des privilèges et une certaine autorité. Ainsi, l'homme ordinaire

---

[1] Manifeste Communiste Sect. II.

[2] En France, on parle autant de « décentraliser » que de « nationaliser ».
En Italie Adriano Olivetti a dessiné un plan gouvernemental local fédératif dans un livre qui doit prochainement paraître.

[3] *Outline of Sanity*, p. 266.

avait jusqu'à un certain point le droit d'ordonner la matière inerte : c'est-à-dire le droit à la propriété. Ainsi l'homme ordinaire avait le droit d'exercer son autorité sur les autres animaux : objection aux végétariens et autres. Ainsi l'homme était juge en ce qui concernait sa santé et les risques à prendre dans l'ambiance de sa vie : objection à la Prohibition et aux législations de ce genre. La santé et l'éducation de ses enfants pouvaient être réglées par l'homme ordinaire : objection aux diverses interprétations de l'éducation de l'Etat moderne. Dans ces domaines où la vieille religion faisait confiance à l'homme, la nouvelle philosophie se méfie de lui. Elle insiste sur ce que seul un homme très supérieur peut avoir des droits en ces matières, et quand il est cet être supérieur, il est en droit d'exercer son autorité sur d'autres encore plus que sur lui-même. » Et c'est encore Chesterton qui a dit, en parlant du Distributisme, que, « parmi beaucoup de plans pour défaire le mal fait par le Capitalisme, c'est le seul qui se propose vraiment de le défaire — les autres étant tous des plans pour le *surfaire* »[1]. Mais il est clair que toute réforme économique sera vaine si elle ne surgit pas d'un renouvellement de l'esprit des hommes, d'une volonté de reprendre la responsabilité de leurs actes dont ils se sont si libéralement dessaisis ces derniers temps et de vivre selon des principes de droit naturel et de justice sociale. Et pour ce faire, il faudrait d'abord se mettre d'accord sur les principes de base, et cela, nous le savons tous, est difficile, même pour des catholiques[2].

MARION STANCIOFF

---

[1] Ibid., p. 151.

[2] Les Encycliques, que nous n'étudions pas assez à fond, nous donnent une doctrine qui devrait cependant nous mettre d'accord.

Extraits

Je ne crois pas à la très prochaine restauration de l'honneur [1]... Le grain que nous aurons semé devra pourrir d'abord sous la terre avant de germer dans de nouveaux cœurs, pour un nouveau printemps. Je ne connaîtrai pas ce printemps.

✲

Notre peuple aimait le bonheur. Il l'aimait pour lui-même, il était aussi capable de l'aimer chez les autres, il en recherchait la possession ; mais il en chérissait presque autant le désir et l'attente. L'idée ne lui serait jamais venue de le contraindre, de le forcer, de prétendre jouir de lui sans retard, coûte que coûte, au risque de détruire des germes précieux, de stériliser l'avenir, comme le font les hommes modernes, dont la civilisation paraîtra un jour ce qu'elle est: l'expulsion par le fer d'un fœtus encore non viable, une gigantesque entreprise d'avortement.

✲

Nous avons haï les surhommes et le surhumain, nous avons toujours cru qu'entre le naturel et le surnaturel il n'y avait pas de place pour le surhumain. Et si nous semblons fléchir aujourd'hui, c'est que cette diabolique contrefaçon du surnaturel fait une suprême tentative pour s'assujettir les consciences et dévier vers la guerre, c'est-à-dire vers le néant, le travail humain.

✲

Ce que nous faisons de grand se fait d'abord en nous, presque à notre insu, par cette force intérieure qui semble répondre à un

---

[1] *Aux Brésiliens,* 15 janvier 1942.

appel mystérieux — tel est le sens, pour les peuples comme pour les hommes du mot de vocation, « vocatus », appelé. Il ne dépend pas de nous d'être appelés, mais il dépend de nous de ne pas répondre à l'appel.

✲

Votre peuple grandit comme un arbre, ou se compose comme un poème, par une sorte de nécessité intérieure à laquelle le monde moderne ne comprend absolument rien, parce que, précisément, il n'a pas de nécessité intérieure ; parce qu'il s'impose du dehors, qu'il est une victoire monstrueuse, éphémère, de l'activité désordonnée des hommes sur la nature et sur l'homme, une dissipation, un défi.

✲

La terre de mon pays est une terre amie de l'homme. La vôtre n'est pas votre ennemie, certes, mais elle vous ignore ; vous êtes seuls en face d'elle, sans villages, sans voisins, avec vos pauvres familles. Il convient d'abord de l'apprivoiser, de la rendre familière.

✲

Je n'ai pas accepté la honte, pourquoi accepterais-je la tristesse [1] ? Il suffit bien que j'accepte le malheur. Qu'il pèse en ce moment sur nous de tout son poids. Qu'il n'écrase que nous ! Il est vrai que la nuit s'est faite sur mon pays, et peut-être n'en verrai-je pas la fin, mais je n'ai pas peur de la nuit, je sais bien qu'en allant jusqu'au bout de la nuit, on retrouve une autre aurore. Que je la connaisse ou non, à vrai dire, cela m'importe peu maintenant. La grande affaire de ma vie n'a pas été de voir, mais de croire. Ce que nous voyons, nous est seulement prêté, ce que nous croyons nous est donné.

✲

De bien des manières, mon pays reste pour moi une énigme, et le mot de cette énigme est au plus profond de moi-même. Qu'il

[1] *Aux Anglais*, décembre 1940.

y reste... Ma race est trop vieille et trop illustre pour se définir ; elle se nomme. Je porte son nom, je porte le nom qu'elle m'a donné... J'essaie de le porter comme je porte celui de catholique, avec humilité, c'est-à-dire avec naturel, le plus naturellement et le plus simplement que je puis. Etre humble ne signifie nullement rechercher les humiliations, ce qui ne va pas sans beaucoup d'imprudence et d'orgueil ; il suffit d'être ce qu'on est, ni plus ni moins, sous le regard de Dieu.

✲

Je ne vous parle pas au nom de mon pays, la main sur le cœur, comme font à la tribune, les orateurs politiques. Personne n'a jamais eu le droit de parler au nom de son pays, sinon ses Saints et ses Héros ; et ils se sont bien gardés de parler, ils ont agi.

✲

Nous sommes une chrétienté en marche, et voilà ce que le monde ne veut pas admettre parce qu'il court plus vite que nous, seulement, ce n'est pas vers le même but... Nous sommes une chrétienté en marche vers le royaume de Dieu, mais qui ne s'en va pas là-bas les mains vides... Nous sommes une chrétienté en marche vers un royaume d'égalité, de liberté, de fraternité, auquel nous avons parfois du mal à croire, parce que nous ne croyons volontiers qu'à ce que nous voyons, et nous ne l'avons jamais vu. Alors, mon Dieu, nous n'allons pas trop vite, rien ne presse, il faut ménager ses souliers, les ressemelages coûtent si cher !... C'est vrai que nous marchons lentement, mais si nous nous arrêtions tout à coup, le monde s'en apercevrait sûrement, le cœur du monde fléchirait.

✲

Je ne mangerai plus d'un pain où le Vieillard de l'Armistice a jadis mordu comme moi. Je me suis exilé de mon pays, je puis bien aussi m'exiler de notre ancienne victoire. J'ai quitté mon pays voilà deux ans, par un automne sinistre. Je l'ai quitté à la veille de Munich, parce que, si un homme libre pouvait encore y vivre, il

n'y pouvait plus respirer librement, il n'y pouvait plus vivre avec honneur... J'ai quitté mon pays parce que n'ayant alors plus rien à lui donner, j'eusse dédaigné de ne recevoir rien de lui. Je l'ai quitté sans même savoir au juste dans quel pays d'Amérique j'allais refaire un foyer, ni comment j'y nourrirais les miens. Je ne voulais que cuver ma honte en quelque coin perdu de ces terres sans bornes, car on ne m'a pas vu dans les villes dorées de la côte, je n'ai pas mené ici la vie d'un cabotin littéraire en conférences, je n'ai pas monnayé mon exil, je n'ai pas donné ma tristesse en spectacle. Lorsque m'est parvenue un jour de juin la nouvelle du déshonneur, j'étais beaucoup plus loin vers l'ouest, plus loin que la dernière station de chemin de fer, dans la forêt naine et trapue dont les vaches sauvages tracent les chemins... Notre petit poste de T.S.F. alimenté par une vieille batterie hors d'âge, et d'ailleurs impossible à défendre contre des fourmis presque aussi grosses que des guêpes, s'interrompait sans cesse pour pousser des cris aigus et plaintifs, comme un chien torturé par les puces. L'orage quotidien battait nos murs de terre, frappait sur le toit de chaume des coups sourds et sinistres, les troncs d'arbres du *curral* luisaient sous la pluie comme des colonnes de bronze. Nous étions tous debout autour de ce ridicule appareil, de ce crapaud poussif, ainsi que devant l'image informe et grotesque de notre misère.

✲

Oh ! Anglais, nous sommes un peuple que le malheur n'endurcit pas, nous ne sommes jamais plus humains que dans le malheur ; voilà le secret de la faiblesse inflexible qui nous fait survivre à tout.

On nous croit orgueilleux, et nous sommes une race humble et fervente qui sait que la nuit répare le jour, que le jour répare la nuit, et que les péchés de la veille, quand se lève l'étoile du matin, sont déjà pardonnés.

Oh ! Anglais, j'essaie de vous parler au nom de ce que nos rois appelaient si gentiment jadis « le petit peuple », « la menue gent », parce qu'aux heures de détresse, lorsque tout manque à la fois, le plus fier d'entre nous, si haut que soit sa naissance, retourne à lui comme à la maison d'enfance, retourne à lui comme à l'enfance.

On lui reproche d'être révolutionnaire, comme s'il était possible d'attendre que devienne jamais conservateur, c'est-à-dire immobile, un peuple qui a toujours des fautes à réparer et qui ne les répare qu'en marchant, un peuple de laboureurs qui depuis mille ans sème sans trêve, et, la dernière gerbe rentrée, boit le coup à la moisson future.

Oh ! sans doute, il y a Bouvines, il y a Fontenoy, il y a Valmy. Mais ce sont là des épisodes, de belles images dans un livre, des fleurs dans les champs, et les fleurs dans un champ ce n'est pas ce qui compte, ce ne sont pas les bleuets ni les coquelicots qui donnent le grain !

Au lieu qu'avec son simple courage, son outil, l'outil fait à sa main, notre peuple a triomphé de toutes les épreuves, ou pour mieux dire, il les a usées. Il a usé la guerre de Cent ans, il a usé l'hérésie de Luther, il a usé le fanatisme espagnol, la sanglante monarchie cléricale qui remplaçait la Croix par la Potence, il usera demain le déshonneur. Il ne le vengera pas seulement, il l'usera. Il usera les responsables de la honte, il usera aussi la honte, il y mettra le temps qu'il faudra, jour après jour, car il ne revient jamais sur la besogne déjà faite, et il se demande naïvement chaque soir comment il pourra venir à bout de celle du lendemain. « Oh ! Mère, est-ce la fin ? disait à sa Prieure la petite sainte Thérèse de Lisieux à l'agonie. Comment vais-je faire pour mourir ? Jamais je ne vais savoir mourir !... » C'est à de telles paroles et non à celles des héros de Plutarque, que frémiront toujours, d'âge en âge, les étendards de la Patrie.

✲

« Comment vais-je faire pour mourir ? Jamais je ne vais savoir mourir ! » Ainsi devait penser Jeanne d'Arc le matin du 30 mai 1429. Ce qui nous ravit dans ce mot d'enfant, c'est précisément qu'il ne défie pas la mort, mais qu'il l'accueille au contraire avec un scrupule de courtoisie, une espèce de timidité discrète, et comme la crainte de lui déplaire. A ce signe, nous reconnaissons l'accomplissement, l'achèvement, la perfection d'une sorte d'héroïsme dont nous avons plus ou moins conscience d'être en ce monde les serviteurs et les témoins. Qu'importe que ce soit un mot d'enfant ! C'est à de tels mots d'enfant que se lèvent nos hommes.

✲

Les jeunes Français ne préfèrent pas les défaites aux victoires, mais ils ne se trompent pas lorsqu'ils pensent qu'un héros n'est jamais plus grand que dans le malheur, et que la guerre ne serait qu'une boucherie dégoûtante si elle n'élevait parfois l'homme au-dessus de lui-même jusqu'au martyre. Notre seule épopée populaire, la Chanson de Roland, est l'histoire d'une défaite ; c'est pour un enfant vaincu, mourant la face tournée vers l'ennemi, une main levée vers les Anges, l'autre cherchant humblement celle de son ami, qu'a battu, il y a dix siècles, le cœur des garçons et des filles de ma race. Tel est le choix infaillible de l'honneur français.

✲

Je ne fais pas un dieu de l'honneur, je ne prétends pas que ce soit un dieu français. L'honneur est un vieux compagnon de l'homme, et s'il fut jadis un Ange, nul ne le sait, car après avoir si longtemps partagé notre pauvre vie, il a fini par nous ressembler, il est devenu pécheur comme nous. Mais s'il est devenu pécheur, il peut donc aussi être racheté. L'honneur français est un honneur chrétien, notre honneur est un honneur baptisé. Il ne se souvient plus d'avoir été, voilà tant de siècles, une idole farouche, barbouillée de sang. C'est bien vrai qu'il n'est pas sans reproche, il a sur la conscience beaucoup de villes pillées, de femmes forcées, de caves mises à sac, il pourrait dire comme La Hire à son confesseur : « J'ai fait tout ce que font les gens de guerre », et pour toutes ses fautes, les dévôts confortables, les Scribes et les Pharisiens le tiennent volontiers pour un réprouvé. Mais si loin que l'ait entraîné parfois l'esprit de violence, il a gardé le souvenir de son baptême, la nostalgie de l'eau, de la tunique blanche et des paroles de pardon. Il y a plus d'humilité en lui qu'en beaucoup de paroissiennes opulentes qui prennent la première place à l'église.

✲

Nos héros n'étaient ni des géants ni des surhommes ni des Juges d'Israël. C'étaient des hommes très humains, si humains

qu'il ont toujours l'air d'être à notre portée, à portée de la main, que nous pouvons leur parler comme à des amis. Ils ne se prenaient ni pour des héros ni pour des saints, bien qu'ils fussent souvent l'un et l'autre. Les plus grands ne s'approchent encore de nous que leur belle couronne à la main, avec leurs habits de tous les jours, comme s'ils craignaient d'intimider les petits garçons français.

✲

Nous avons vu saint Louis sur la plage de Damiette, l'épée haute, à la rencontre des Sarrasins, mais nous l'avons vu aussi mourir, couché dans la cendre, pour la rémission de ses péchés.

Nous avons vu Jeanne d'Arc à l'assaut des Tourelles... Mais nous l'avons vue aussi comme vous la vîtes, vous autres, Anglais, parmi les évêques et les universitaires du tribunal de Rouen ; nous avons vu ses pauvres joues creusées par la fièvre, la sueur perler sur son petit front têtu, le tremblement de sa bouche, lorsque dans l'air étouffant de la salle d'audience, traquée depuis tant de jours, elle refusa tout à coup de faire face, rendit sa parole et son serment, ô fine fleur de la chevalerie !... — « Vous n'aurez jamais la méchanceté de me faire ce que vous dites, sans qu'il vous en arrive malheur au corps ou à l'âme ! » O cri de détresse, cher cri d'enfant dont on voudrait baiser la trace dans l'air, cri innocent à quoi répondra toujours jusqu'à la fin des siècles, le furieux aboiement des canons français ! Qui pourrait jamais douter de notre honneur, alors qu'a pu douter d'elle-même, un moment, l'Epée brillante de la France, la sainte de la Patrie ?

✲

Lorsque les juges de Jeanne d'Arc décidèrent de la perdre sans retour, il voulurent qu'elle leur en fournît elle-même le prétexte. Ils lui avaient fait jurer de quitter ses habits d'homme. Ils enlevèrent, la nuit, ses habits de femme, la contraignirent ainsi à reprendre ses habits d'homme. Puis ils l'accusèrent de parjure.

Il est arrivé quelque chose de semblable au peuple français. On lui a volé les illusions, les espérances, l'humble dévotion humanitaire qui l'avaient soutenu au cours du dernier siècle, une idéologie

sans doute pleine d'erreurs mais qu'un long usage devait rendre presque inoffensive, qui aurait fini par s'accorder, vaille que vaille, avec sa tradition millénaire ; et quand, dépouillé de ce qui tenait chaud à son cœur, grelottant de froid, il a mis sur ses épaules la vareuse du Front Populaire, les pharisiens ont crié à l'abomination, au scandale. Ils ont fini de prendre pour un dangereux bolchévik ce peuple qui avait pourtant, de 1914 à 1918, donné la mesure de sa prodigieuse discipline, de son désintéressement héroïque. Pour pouvoir impunément briser l'union nationale au profit de M. Mussolini et de M. Hitler, ils ont accusé le peuple de l'avoir brisée le premier.

Lorsque, le 23 février 1429, la petite Jeanne fit avec Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, sa première étape vers Chinon, les élites françaises s'étaient aussi ralliées à l'ennemi, au Nouvel Ordre, à la Nouvelle Europe, au « *Lebensraum* » de l'Angleterre des Plantagenets. Pour le moindre bachelier en théologie, ce n'eût été qu'un jeu de lui démontrer, en syllogismes irréprochables, que l'intérêt de Dieu, de l'Eglise, des honnêtes gens, des bons principes, était qu'on se soumît au vainqueur. Mais, grâce au ciel, ni Jeanne, ni notre peuple n'en savent assez long pour discuter avec les casuistes. C'est pourquoi finissent toujours par leur parler un jour à l'oreille, dans le silence du cœur, les Saints et les Saintes de la Patrie.

GEORGES BERNANOS

T. S. Eliot

A Robert Speaight.

Dans un poème français intitulé *Mélange Adultère de Toul* — et qui ne peut donner qu'une imparfaite idée de l'accent de ses vers anglais — T. S. Eliot nous a tracé avec humour son propre portrait:

En Amérique, professeur;
En Angleterre, journaliste;
C'est à grands pas et en sueur
Que vous suivrez à peine ma piste.
En Yorkshire, conférencier;
A Londres, un peu banquier,
[.....]
En Allemagne, philosophe
Surexcité par Emporheben
Au grand air de Bergsteigleben;
J'erre toujours de-ci de-là
[.....]
De Damas jusqu'à Omaha.
Je célébrai mon jour de fête
Dans une oasis d'Afrique
Vêtu d'une peau de girafe.

On montrera mon cénotaphe
Aux côtes brûlantes de Mozambique.

Eliot a bien changé depuis l'époque lointaine où ces vers furent écrits. Le cosmopolite, l'Américain de toutes les Europes, s'est enraciné désormais dans le terroir de la vieille Angleterre, traditionaliste et chrétienne.

On a fréquemment cité la boutade de T. S. Eliot: « Ma position est celle d'un catholique en religion, d'un royaliste en politique et d'un classique en littérature ». Or celui qui prendrait ce propos

à la lettre risquerait de commettre une étrange méprise: car le poète entend par *catholique* non l'obédience apostolique et romaine, mais cette Haute Eglise anglicane dont une fraction s'intitule de nos jours *anglo-catholique* [1]. Quant à ses tendances politiques, s'il a jadis subi l'ascendant de Maurras, tout laisse croire qu'il ne conserve plus guère de sympathie pour les doctrines de la défunte *Action Française;* enfin, sur le plan littéraire, si l'on peut appeler *classique* son goût de la tradition, la soumission avec laquelle il se conforme aux exemples des plus grands maîtres du passé, il faut bien dire que ses poèmes et ses œuvres dramatiques se réclament non seulement de l'Ecole symboliste mais de ce que les mouvements d'avant-garde offrent de plus original et de plus révolutionnaire. « La dissonance et la cacophonie ont, dit-il, leur place dans la poésie. »

Loin de contester l'influence déterminante qu'exercèrent sur lui les précurseurs français du symbolisme, Eliot s'est toujours plû à reconnaître l'étendue de sa dette. « Baudelaire, Laforgue, Rimbaud et Lautréamont ont fait, a-t-il dit, des découvertes dont doivent se souvenir tous ceux qui veulent écrire. » Tout en se souvenant, Eliot demeure original, parce que constamment lui-même. Une personnalité puissante triomphe en lui de tant d'inclinations successives [2]. En dépit des disciplines auxquelles il se soumet, en

---

[1] Issu d'une vieille lignée de théolgiens protestants de la secte unitarienne, émigrés d'Ecosse en Nouvelle-Angleterre, ainsi que de professeurs à l'Université de Harvard, Thomas Stearns Eliot est né en 1888 dans l'Etat de Missouri. Il a fait ses études à Harvard même. Après avoir passé un an à Paris, et suivi les cours de la Sorbonne, il s'est inscrit à l'Université d'Oxford, où il a subi l'influence du mouvement anglican de Pusey. Marié en 1915, séparé en 1934, il a dirigé pendant plusieurs années l'excellente revue *Criterion,* équivalent anglais de la *Nouvelle Revue Française.* Il possède une connaissance étendue des littératures française, italienne et allemande. Ayant acquis la naturalisation britannique, il a exercé des professions diverses et dirige aujourd'hui la maison d'édition Faber & Faber, où son œuvre a paru, ainsi que celle des plus remarquables poètes de la jeune Angleterre. En suspendant la publication de sa revue *Criterion,* au début de la guerre de 1939, Eliot a déclaré que la situation générale est aujourd'hui trop hostile pour qu'on puisse poursuivre une œuvre littéraire dont l'idéal est universel, classique et religieux.

[2] Corbière et St John Perse (dont il a traduit *Anabase*) l'ont également influencé.

dépit de l'adhésion qu'il donne à tel dogme, à telle tradition, Eliot essentiellement demeure un homme nouveau — un homme aussi du Nouveau-Monde.

Un jour, par boutade, Arnold Bennet a dit de T. S. Eliot ce qu'on avait déjà insinué avec plus de pertinence au sujet du romancier Henry James: « Il est plus Européen que les Européens et n'a rien gardé de sa native Amérique ». Cela n'est pas exact. Pour saisir notre poète, il faut le rattacher à son milieu originel, à ce grand centre de culture humaniste qu'est l'Université de Harvard, à ces dynasties intellectuelles des Norton et des Eliot auxquelles il appartient [1].

Aucun Anglo-Saxon, si ce n'est un Américain de vieille souche, n'eût pu, aussi spontanément qu'Eliot, opérer en son œuvre la fusion des influences latine et britannique ; amalgamer les conceptions esthétiques de Coleridge et de Laforgue ; marier à la rigueur puritaine l'œcuménisme romain ; associer au rappel des vieux mythes bretons les revendications désolées d'Israël. Eliot est le produit naturel de ce puissant rameau de la lignée anglo-saxonne dont les premiers fleurons furent Emerson, Thoreau, Poë et Whitman. Il appartient au milieu dont sont sortis les Irving Babbit et les Paul Elmer Moore. Chez lui, grâce à cet enthousiasme que possèdent seuls les érudits du Nouveau Monde, le sentiment critique se mue en influx créateur et s'élève jusqu'à la hauteur du lyrisme. Il est même parvenu à prêter une valeur poétique à la terminologie scolastique.

* * *

On peut répartir sa production poétique entre quatre périodes foncièrement distinctes. A la première appartiennent les vers publiés entre 1917 et 1925 : *Prufrock* (1917), *Poèmes de 1919*, *Ara vus Prec* [2], où se fait fortement sentir l'influence de Jules Laforgue [3].

---

[1] Eliot vit en Angleterre depuis 20 ans. Chargé en 1933 du cours annuel de Poésie fondé à Harvard en mémoire de Charles Eliot Norton, commentateur de Dante, il a réintégré pour un temps la vieille tradition familiale qu'il pensait avoir à jamais abandonnée.

[2] *Ara vus prec*, de même que *Som del Escalina*, titres de poèmes d'Eliot, sont empruntés à des vers provençaux d'Arnaud Daniel, cités par Dante dans son *Enfer*.

[3] Dans ces recueils figurent des poèmes français de valeur assez inégale.

C'est une poésie amère, trempée d'humour et de réalisme, dans laquelle la personnalité puissante de l'auteur ne s'affirme pas encore en toute sa plénitude. Le scond stade, plus métaphysique, comprend *Gerontion*, la *Gaste Lande* (The Waste Land) (1922), *Les Hommes Creux* (1925). En sa troisième manière, le poète, après avoir traversé la sécheresse et le doute, parvient au seuil de la contemplation et de la réconciliation en Dieu. Un *Cantique pour Siméon* (1928) *Marina*, *Animula* (1929), *Mercredi des Cendres* (1930), *Voyage des Mages* mêlent à leur accent religieux le regret poignant des jouissances de la terre, que le poète quitte presque malgré soi. C'est là ce qu'il appelle « les poèmes d'Ariel ». Certains poèmes inachevés, publiés parallèlement à cette troisième manière, ne se rangent dans aucune de ces catégories : ce sont *Sweeney Agonistes*, *Marche Triomphale* de Coriolan et les *Poèmes Mineurs*, sarcastiques ou bouffons. Enfin, Eliot a fait jouer en 1934 une parade, *Le Roc*, qui tient du mystère et de la sotie, et qui renferme des chœurs d'une réelle grandeur lyrique. Parmi ses dernières œuvres dramatiques, *Meurtre dans la Cathédrale*, représentée à Cantorbéry même, en 1935, puis à Londres, est une tragédie médiévale qui met en scène le martyre de saint Thomas Beckett et accuse, avec une violence particulièrement faite pour nous toucher aujourd'hui, la menace que constitue l'intrusion du bras séculier dans le domaine spirituel. Ce drame, dont les versets ont une résonance claudelienne avec quelque chose de plus strict, de plus sec et de plus serré, est, en même temps qu'une méditation mystique d'une rare élévation sur la poursuite de l'authentique sainteté, une composition d'un mouvement si sûr, d'une puissance d'intonation si singulière, que le critique du *Times* a pu saluer en ces deux actes « la seule grande œuvre dramatique contemporaine représentée à Londres de nos jours » [1].

Depuis lors, Eliot, revenu d'un voyage en son Amérique natale, a senti s'éveiller en lui bien des mémoires ancestrales et des souvenirs ataviques. Ces thèmes personnels, se mêlant à toutes les démarches, à toutes les angoisses de son passé, inspirent sa dernière pièce,

---

[1] *Meurtre dans la Cathédrale*, traduit par H. Fluchères (Cahiers du Rhône), a été représenté à Genève, le 2 avril 1945, par la Compagnie des Masques et à Paris, en juin 1945, au Théâtre du Vieux Colombier.

Réunion Familiale, ainsi que ses poèmes *Burnt Norton*, *East Cocker*, *Dry Salvages* et *Little Gidding*. *Réunion Familiale* demeure toutefois par certains côtés, (comme l'*Electre* de O'Neil) sous son travesti moderne, une nouvelle *Orestie*. La beauté du chœur y prête un accent lyrique et religieux assez insolite.

C'est dans la *Gaste Lande* (ou la *Terre Dévastée*) qu'Eliot atteint à la maîtrise de son instrument et prend possession du domaine qui n'appartient qu'à lui ; c'est là que, pour la première fois, se fait entendre à nous cette voix grave, rauque, un peu sèche, que nous n'oublierons plus jamais: souffle puissant et court, spasme aigu, intonation contrainte, hautaine, désolée d'une âme très secrète, chez qui la pudeur aime à se travestir en cynisme, la tendresse en brusquerie.

Quand les *Hommes Creux*, bourrés de paille, chuchotent ensemble, « leurs voix desséchées sont fades et vides de sens comme le vent dans l'herbe sèche ». Nous sommes dans la terre morte, la terre du cactus, où « les images de pierre reçoivent la supplication de la main d'un mort ».

Cette hantise de la sécheresse et de la mort, les poètes élizabéthains l'avaient connue déjà ; et peut-être est-elle bien un trait particulier à l'âme anglaise. Chez Eliot, toutefois, il ne s'agit pas de la seule mort individuelle ; ni de la mort qui attend une société gangrenée ; il s'agit de *la Mort* en soi: mort de tous et de tous les jours. Mort inhérente à toute vie. Mort qui commence en nous avec la vie. Mort de ces faux vivants qui sont déja des âmes mortes: il s'agit de la mort spirituelle, plus que de toutes autres morts, mortelle.

Cette mort, cette stérilité, Eliot les a mises à nu, les a rendues présentes, jusqu'à la hantise du cauchemar, dans les paroles hallucinées et tendues de la *Gaste Lande*. Ici, la poésie se mue en quelque chose d'étrange, d'inquiétant. Cela tient du sortilège, de la nécromancie. Nous sommes tous, — et toutes les choses autour de nous, — sous l'empire d'un envoûtement: nous sommes possédés:

Ici point d'eau mais seulement la roche,
La roche et point d'eau et la route de sable,
La route en spirale parmi les montagnes
Qui sont montagnes de roche sans eau.
S'il y avait de l'eau on s'arrêterait boire,

Parmi les rochers on ne peut s'arrêter ni penser,
La sueur est sèche et les pieds sont dans le sable.
S'il y avait seulement de l'eau parmi les roches,
Bouche de montagne morte aux dents cariées et qui ne peut cracher ;
Ici l'on ne peut se tenir debout ni se coucher ni s'asseoir,
Mais le tonnerre sec et stérile sans la pluie ;
Il n'y a même point de solitude dans les montagnes,
Mais des faces rouges ricanent et grincent
Au seuil des maisons de boue craquelées.

C'est la « gaste lande », terre vague et dévastée, terre mise à nu. Le Sec, l'Humide, le Feu : ce sont là les trois éléments autour de quoi s'ordonne cette grande allégorie, fondée sur l'interprétation mystique de la légende du *Graal*[1] : Rites de *Fécondation ;* sens de la *Terre Aride*, desséchée par l'effet de la maladie du *Roi Pécheur ;* enchantement qui ne sera rompu que lorsque Perceval atteindra la *Chapelle Périlleuse.*

A l'arrière-plan du poème, on retrouve l'idée animiste de la résurrection du dieu des saisons. La puanteur fétide des paludes fait place à la Sécheresse. Seul le Feu nous délivrera de l'Humide et du Sec, en les purifiant. Or, l'âme n'est purifiée que lorsqu'elle se « dépouille de l'amour des choses créées ». Inexorable, l'ironie d'Eliot effrite et sape les plus pompeuses façades, ravale les spectacles les plus solennels. Rien n'est épargné dans ce sacage, où le poète se complaît avec une froide colère. Il étale, jusqu'à nous en agacer les nerfs, la futilité, l'incohérence et l'ineptie des choses. Par l'effet de ce parallélisme que recherchaient les artistes de la Renaissance — et qui, chez Cervantès et Shakespeare, conjugue inopinément le trival et le sublime — Eliot rapproche le cortège d'Elisabeth et de Leicester tantôt de la galère de Cléopâtre et de Marc-Antoine, tantôt des promiscuités immondes des filles de la Tamise, parmi les flaques de pétrole et les boîtes de sardines.

Poursuivant un absolu d'ordre et de pureté, le poète ne voit de toutes parts que concupiscence, bassesse vénale, turpitude... La platitude de l'existence quotidienne des grandes villes l'écœure. L'haleine fade, fétide, l'odeur d'eau de lessive des faubourgs ; le

---

[1] Cf. Jessie Walson : *From Ritual to Romance.* Dans ses évocations du milieu « visqueux » Eliot se révèle le devancier des Sartre et des Camus.

regard hébété des filles de cuisine, traînant le soir dans les rues crasseuses, au bord des terrains vagues ; l'aigre relent de graillon qui monte des soupiraux, tout cela lui donne la nausée ; mais il en parle avec détachement... (Ne perdons pas de vue que ces évocations, presque obscènes à force de réalismes de cruauté, ne figurent ici que pour rendre plus hallucinante la métaphore.) Si Baudelaire est le poète de Paris, Eliot est bien celui de Londres, de l'immense métropole somnambule, de ses faubourgs et de ses banlieues ouvrières, noyés dans le brouillard brun où crachotte un reverbère à chaque coin de rue.

Nous sommes saisis par la trouble suggestion qui émane des accents d'Eliot ; par l'amertume morose et le ton crispé de ce pessimiste passionné ; une sourde mélancolie, une tristesse incomparable imprègnent sa poésie. Invinciblement, l'on songe au *Voyageur sur la Terre* de cet autre américain : Julien Green. La même atmosphère close, chargée d'orage, pèse sur les poèmes de l'un, les romans de l'autre ; la même intonation tendue et sourde ; le même suspens ; la même hallucination tout à la fois irréelle et vraie ; le même regret des jouissances de la terre, avec, parfois, le pressentiment des joies que la terre ne peut donner. Je trouve chez l'un et l'autre des tonalités d'angoisse stricte et d'impassible terreur dont on ne décelerait l'équivalent, depuis le XVI^e^ siècle, que dans certaines peintures de Picasso et de Chirico. Mais, comme l'écrit Jouve, ce que le poète fait avec l'instinct de la mort est le contraire de ce que fait la catastrophe.

Eliot possède un sens aigu des valeurs purement auditives, des sons et des accents, qui fait de certains de ses chants quelque chose d'analogue aux sortilèges, aux formules talismanniques de la magie rituelle. L'imagination verbale pénètre au-delà de la pensée consciente, vivifiant chaque mot, aimantant chaque vocable ; plongeant dans le primitif et l'oublié ; ramenant au jour, révélant le commencement des choses et leur fin. (Les mots n'ont plus pour seule mission d'exprimer un sens, mais d'opérer le contact entre le désuet, le suranné, le banal, d'une part, et, de l'autre, le nouveau, l'imprévu.) Ses poèmes sont une musique d'idées : ils sont musique non pas dans le sens superficiel ou combinaisons de sons, mais en vertu même de leur structure interne.

Je dirai de la tentative d'Eliot ce qu'il a dit lui-même de celle de Mallarmé: qu'elle est « une expérience désintéressée sur les confins de la poésie, à une altitude où l'air respirable manquerait à d'autres poitrines ».

* * *

Eliot nous a confié que les phases de dépression, d'anémie ou de maladie provoquent chez lui un afflux de poésie, qui ressemble en quelque sorte à l'écriture automatique. Mais il se refuse à conférer à cette expérience personnelle une valeur générale et permanente. Chez ce poète si concerté, le plus voulu, le plus raisonné des artistes, une part importante d'inconscient se fait cependant jour: le symbole est chez lui saisissant jusqu'à la hantise. L'univers qui surgit des visions d'Eliot prend la figure d'un monde interdit: celui que découvrent nos songes; sous le jour d'un soleil noir, des solitudes minérales calcinées sont figées dans l'attente de je ne sais quelle rosée. Il n'y a pas de regards ici, pas d'yeux sous ces étoiles mortes, pas d'espoir. Ce monde est privé de la grâce. Ces sables ne connaissent point la pluie.

La Terre, raclée jusqu'à l'os, que peut-elle attendre de l'orage? Les âmes durcies, calcinées, quel fruit pourraient-elle porter ? Il semble que ce soit par le désespoir seul, par l'angoisse et l'aridité que le poète accède au sentiment religieux. *Gerontion*, *Tirésias*, le *Roi Mage* de l'Epiphanie, le Vieillard Siméon même, appelant la Consolation d'Israël, quelle que soit la bouche qu'emprunte Eliot, c'est toujours la même lassitude, la même nostalgie, le même mélange de mémoire et de désir, la même attente résignée des joies que la terre ne peut donner, à quoi pourtant se mêle le regret des choses que l'on quitte:

Je suis las de ma vie, et de la vie de ceux qui viennent après moi,
Je meurs de ma propre mort, et de la mort de ceux qui viennent après
[moi,
Pour moi non point le martyre, l'extase de la pensée ou de la prière,
Pour moi non point l'ultime vision.
Accorde-moi la paix,
(Et une épée le percera le cœur,
Le tien aussi.)

C'est là le Cantique de Siméon lorsqu'il salue la venue de son

Sauveur non par des cris de jubilation, mais par l'aveu de son amertume. Et le Roi Mage, témoin de la Naissance s'écrie:

Tout cela s'est passé il y a très longtemps, je me rappelle,
Et je le referais, mais retenez
Ceci, retenez
Ceci : Fumes-nous guidés tout ce chemin vers la
Naissance ou la mort? Il y eut une naissance, certainement,
Nous en eûmes certitude et nul doute. J'ai vu Naissance et Mort,
Mais j'avais cru qu'elles étaient différentes ; cette Naissance était
Dure et amère agonie pour nous, comme la Mort, notre mort.
Nous sommes rentrés en nos pays, ces Royaumes,
Mais plus jamais à l'aise dans la vieille dispensation ;
Avec un peuple étranger s'aggrippant à ses dieux.
Je serais heureux d'une autre mort.

Dans la foi d'Eliot persiste une obscure part de sentiment janséniste. Révolte à grand peine étouffée? Vieille cicatrice mal cautérisée, qui parfois saigne, supure ? Le doute, l'incertitude sont encore ici des formes tourmentées de la croyance. Jusque dans les solitudes de la *Gaste Lande*, on retrouve la racine de ce qui sera l'Arbre Mystique du poète. Irrité par la confusion d'un âge sans grandeur, l'auteur de *Mercredi des Cendres* acceptera l'ordre « catholique » et sa contrainte et la grande espérance chrétienne:

Rédime le temps. Rédime le rêve.
Le témoin du Verbe inouï, non proféré.

* * *

Après sa longue marche à l'intérieur du désert, Eliot accède au lieu sûr, et s'y retranche. Il a fait sienne la profession de foi de Maurras: « La sensibilité, sauvée d'elle même et conduite dans l'ordre, est devenue un principe de perfection ». En vérité, ça n'a pas été sans de pénibles tâtonnements que ce poète, longtemps anarchique, a librement adopté des doctrines aussi rigoureuses.

« *Les hommes*, écrivait Eliot au cours d'une controverse avec Middleton Murry, *ne peuvent vivre qu'en se soumettant à quelque chose en dehors d'eux.* » Middleton Murry ayant suggéré qu'ils devaient obéir à leur voix intérieure, Eliot répondit: *La « voix intérieure » ressemble fort à la maxime « fais ce que bon te semble »*... Vanité, crainte et concupiscence: voilà ce que, selon lui, souffle cette

voix intérieure, en laquelle le poète décèle l'accent du puritanisme. Fils et petit-fils d'Unitariens, Eliot se défie de la sagesse des siens. Dur envers soi-même, son attitude est dictée par une violente réaction contre les enseignements de sa secte native et par une inclination de plus en plus marquée pour les formes latines et romaines, qu'il oppose à l'excentricité, à l'extravagance des anglo-saxons, toujours enclins à l'hérésie. Selon le conseil de saint Jean de la Croix, Eliot se méfie des paroles intérieures et des états que l'on croit surnaturels.

Quelle est donc l'autorité extérieure à laquelle Eliot désire que se soumette et se plie un écrivain ? « *Il y eut de tous temps entre artistes*, note-t-il, *une inconsciente communauté. Avoir toujours présents devant les yeux les grands modèles du passé ; construire à leur échelle et selon leurs enseignements ; hériter de leur proportions et de leurs règles c'est une tâche non moins nécessaire à l'artisan littéraire qu'à l'architecte ou au musicien* ». Et il ajoute: « *L'un des mérites d'un poète sincère, c'est qu'en le lisant nous nous remémorons ses plus lointains prédécesseurs ; et, de même, la lecture de ceux-ci nous ramène à lui* ».

Eliot est, de son propre mouvement, revenu, vers les humanités. Comme Valéry, cependant, il n'a rien abandonné des conquêtes du symbolisme. Ces acquêts, Eliot les intègre à la tradition double de l'humanisme gréco-latin et du lyrisme anglo-celtique. Peu de poètes ont subi des influences aussi disparates que lui. S'il n'ignore rien de la littérature élisabéthaine, de ses dramaturges, de ses théologiens, de ses poètes métaphysiques, il n'est pas moins endetté envers les grecs et les latins: et jamais l'influence du rauque, du farouche lyrisme hébraïque ne fut plus marquée que dans l'œuvre de ce poète d'origine calviniste dont les aïeux, chaque soir, au cours de huit générations, ont lu, médité et commenté les *Saintes Ecritures*. Pour comprendre tel poème d'Eliot, il faut posséder une connaissance approfondie de Dante et du *Rameau d'or*, des troubadours et de John Donne, des *Upanishads ;* d'Ovide et de Catulle, de Gérard de Nerval et de Wagner... Eliot s'élève contre l'erreur de ceux qui, dans l'œuvre d'un écrivain, recherchent uniquement la rareté de l'expression.

Nous sommes satisfaits, dit-il lorsque le poète diffère de ses prédécesseurs immédiats; nous nous efforçons de trouver en lui quelque chose qu'on puisse isoler afin qu'on en puisse jouir; or, si nous approchons un poète

sans ce préjugé, nous découvririons que non seulement le meilleur de son œuvre, mais souvent même les parties les plus personnelles, sont celles précisément où les poètes morts, ses aïeux, affirment le plus vigoureusement leur immortalité.

Le grand poète est, entre autres choses, non pas simplement celui qui restaure une tradition tombée en désuétude, mais celui qui, dans sa poésie, allie et réunit autant de rameaux disjoints de la tradition qu'il est possible de le faire.

La tradition, il est vrai, ne se reçoit pas aisément en héritage. Si vous la désirez, il la faut obtenir avec effort, avec labeur. Cela requiert en premier lieu le sens historique, que nous jugeons indispensable à quiconque désire demeurer poète au delà de sa vingt-cinquième année; et le sens historique implique une perception non seulement de l'écoulement du passé mais de sa *présence*; le sens historique contraint un homme à écrire non seulement en sentant qu'il porte en lui, dans la moëlle de ses os, sa génération propre, mais en sentant que la littérature tout entière de l'Europe, depuis Homère — et dans son sein la littérature de son propre pays — possède une existence simultanée et compose un ordre simultané.

Eliot témoigne:

Notre civilisation embrasse des choses très diverses et très complexes... Le poète doit embrasser de plus en plus de choses, les suggérer par *allusion*, et comme indirectement, de façon à contraindre et disloquer le langage, afin d'en extraire, d'en exprimer toute la signification.

* * *

L'art d'Eliot est fondé sur *l'ellipse* et *l'allusion:* plus que le sens littéral, ce qui importe ici, c'est *l'intonation*, c'est le rythme — un rythme de syncope qui suggère parfois le *spasme.* Souvent dans ses métaphores, le premier terme s'efface, laissant pressentir l'analogie obscure, célée; la transsubstantiation pleine s'opère dans la « figure ».

Ce n'est point qu'Eliot ne veuille être entendu; mais il pense avec Coleridge que « *c'est seulement lorsque la poésie est comprise dans son ensemble et non point trop distinctement qu'elle donne le plus de plaisir* ».

Les critiques s'étonnent parfois, écrit-il, des brusques décalages et des conjonctions qu'on rencontre dans la poésie moderne. Pour décider si le décalage est cohérent ou non, il faut juger si l'esprit est *serré* ou délié et si la personnalité tout entière est impliquée.

Et il conclut par ces mots, qu'on pourrait lui appliquer:

C'est l'unité de la personnalité qui donne une indissoluble unité aux

sujets variés dont traite l'écrivain. Car l'unité dans l'œuvre dépend de l'unité dans l'esprit de l'auteur.

Est-ce à dire que, pour réaliser cette unité, le poète doive se faire métaphysicien ? Eliot rejette une telle conception :

Un poète qui serait également métaphysicien serait aussi difficile à admettre qu'une licorne... Un tel poète serait un monstre — comme l'est à mon sentiment le *Monsieur Teste* de Valéry. Un tel poète serait deux hommes en un seul. Il est plus simple d'adopter, s'il le faut, la philosophie d'un autre, que de se charger du système philosophique d'un frère monstrueux qu'on porterait en soi. Dante et Lucrèce ont tout bonnement adopté la philosophie d'un autre... « La qualité qui surprend en Lucrèce est le mouvement passionné qui le porte à s'identifier à un système, en y trouvant quelque chose de plus grand que soi. »

C'est cette adhésion, cette soumission à une grande culture traditionnelle qui fait que, pour Eliot, Dante dépasse Blake et même Shakespeare.

La pensée qui était à l'arrière plan de Shakespeare était celle, confuse et embrouillée, de la Renaissance ; tandis que celle qui était à la base de Dante était celle d'un homme non moins grand et non moins aimable que Dante lui-même : Saint Thomas d'Aquin [1].

Ce qui manquait à Blake, c'est le support d'une tradition acceptée. « Dante est un classique ; Blake n'est qu'un poète de génie. »

Ce n'est point que Blake fût « un naïf, un sauvage, un fauve apprivoisé pour le plaisir des raffinés, des blasés et des décadents. C'était un maître ouvrier, un artisan ; et ce fut l'obscurité de sa vie, et non pas, comme on l'a dit, l'inspiration spontanée, qui préserva son innocence ».

« On n'est prêt pour l'art, affirme Eliot, que lorsqu'on a cessé de s'intéresser à ses propres émotions, à ses propres expériences... Ce ne sont pas nos sentiments qui ont une valeur unique, mais la matière dont sont faits ces sentiments. » Le poète a pour mission de *transmuer* ses émotions, ses angoisses, ses agonies intimes et personnelles, en quelque chose de riche et d'étrange, d'impersonnel et de général.

---

[1] Il est piquant de noter qu'Eliot a pour le Docteur Dominicain un attachement aussi fervent que celui dont Hopkins fait preuve envers le théologien franciscain Dun Scot.

Cette attitude suggère un rapprochement entre l'esthétique d'Eliot et celle de Proust. L'un réagissant contre le subjectivisme anglo-saxon, l'autre contre le formalisme latin, ils paraissent de prime abord travailler en sens inverse ; à dire vrai, ils ne sont guère éloignés l'un de l'autre. Proust a noté que « dans chaque écrivain le sentiment du général choisit lui-même ce qui est général et pourra entrer dans l'œuvre d'art ». « L'impression, note-t-il, est pour l'écrivain ce que l'expérimentation est pour le savant, avec cette différence que chez le savant le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après. » Toutefois, l'auteur du *Temps Retrouvé* insiste sur le fait que, si l'écrivain doit atteindre au général par l'élaboration de lois psychologiques, « c'est en lui-même qu'il lui faut descendre pour les trouver, l'essence générale des choses étant subjective ».

Pourtant, la poésie d'Eliot est « impersonnelle en ce sens qu'une émotion et qu'une expérience personnelle se prolongent et s'achèvent en quelque chose d'impersonnel, ce qui n'entraîne nullement séparation d'avec l'expérience personnelle ou la passion ». L'émotion doit se dégager du poème, non de l'histoire du poète. La qualité maîtresse du poète est « l'acte passionné par lequel il accepte de s'anéantir, de se fondre en un système et d'adhérer à ce système, où il trouve quelque chose de plus vaste que soi-même. Or un tel abandon demande une grande concentration ».

Pour Eliot, comme pour Baudelaire, « rhétoriques et prosodies ne sont point des tyrannies arbitrairement inventées, mais une collection de règles exigées par l'organisation même de l'esprit. Et jamais prosodies ni rhétoriques n'ont empêché l'originalité de se produire distinctement. Le poète a le devoir de se créer une routine ».

Eliot dirait avec Hegel que « si les formes de l'art trouvent leur principe dans l'*idée* qu'elles manifestent, celle-ci, à son tour, n'est l'idée véritable que lorsqu'elle s'est réalisée dans ses formes ». Il croit qu'une « idée, dans le sens le plus élevé de ce mot, ne peut être exprimée que par un symbole ». Et il s'élève contre ceux qui ne voient dans la *beauté* qu'une source de satisfaction arbitraire, sensuelle, empirique et subjective, alors que le jugement esthétique est l'affirmation d'un plaisir universellement communicable.

Les limitations fécondes, les symétries subtiles auxquelles

Eliot consent à se soumettre sont d'ordinaire intolérables au tempérament individualiste des Anglo-Saxons: « Une semblable activité paraît n'être rien de plus qu'un jeu de quilles aux amateurs anglais, enclins à dénoncer toute poésie réticente, et qui perfidement cherchent entre les lignes la trace d'une confession autobiographique ».

Je suis accoutumé, remarque Eliot, de voir des significations cosmiques, que je n'avais jamais soupçonnées, dégagées de mon œuvre par des personnes enthousiastes et étrangères; et d'apprendre qu'une chose que j'ai entendue sérieusement n'est que « vers de société »; de voir ma biographie reconstituée d'après des passages que j'ai tirés de livres ou que j'ai moi-même inventés de toutes pièces parce qu'ils sonnaient bien; et de voir le côté autobiographique invariablement ignoré en ce que j'ai vraiment écrit d'après mes expériences personnelles.

Ce n'est pas seulement ce besoin de « subjectivisme » qu'Eliot combat chez les Anglo-Saxons; c'est aussi leur excentricité, leur mobilité, ce que l'on a pu appeler leur instabilité; ce besoin profond de passer d'un rythme à un autre, qui parfois les fait paraître futiles ou changeants, — ou perfides, — et qui n'est peut-être que l'instinct primitif de la vie.

* * *

Quelle que soit sa dilection pour les poètes élizabéthains, Eliot ne craint pas de désavouer leur esthétique et de souscrire au jugement de Sir Philip Sidney déplorant la bassesse de la scène anglaise en 1580. Le mélange arbitraire du comique et du tragique serait fondé, note-t-il, sur le défaut de concentration dont fait constamment preuve la nature humaine. Or, ce défaut devrait être non pas ménagé, mais combattu. Un public dont l'attention peut être fixée sur la *tragédie pure* ou la *comédie pure* fait preuve de facultés plus élevées. La *Bérénice* de Racine représente pour Eliot le plus haut sommet de la civilisation dans le domaine de la tragédie (et c'est en quelque sorte une tragédie chrétienne, où la dévotion à la cause de l'Etat est substituée à la dévotion due à la loi divine). La doctrine de l'unité de sentiment, que réclamait déjà Philip Sidney, et qui est plus importante que les trois autres, devait quand même finir par triompher, en quelque sorte, puisqu'elle s'est affirmée dans *Coriolan*, dans *Volpone* et dans la comédie de Congreve *Ainsi va le le monde*.

Il est étrange qu'Eliot ait si longtemps tardé à aborder la production dramatique vers laquelle semblaient le porter tous ses dons et où il s'était essayé dans les fragments dialogués de *Sweeney* et de *Coriolan*. On y voit éclater déjà la puissance évocatrice de son intonation, son sens du dialogue, son génie satirique, la faculté qu'il montrait déjà dans ses poèmes de faire vivre d'étranges personnages symboliques sortis de son imagination burlesque ou de son humour désabusé, vraies figures d'un jeu de Tarot: *Sweeney*, à l'encolure simiesque ; la Princesse *Volupine*, fille du Volpone vénitien de Ben Johnson ; *Grishkin*, dont l'œil russe est cerné d'un trait de bistre et qui promet les voluptés faciles ; le sémite viennois de Chicago, *Bleistein*, son cigare à la bouche, et *Burbank* avec son Bædeker, et *de Baillache* avec ses rêves, et toujours *Phlégas le Phénicien* ou encore le marchand grec de raisins de Corinthe, qui est borgne et qui finit par se confondre avec le *Ferdinand* de la *Tempête*, et le *Prophète Tirésias*, unissant les deux sexes !... Car, disciple rigoureux de Dante et des Troubadours (auxquels il empruntera tant de titres et de vers), Eliot est un poète allégorique.

La méthode allégorique, écrit-il, tend à la simplicité et à la clarté... L'imagination de Dante est visuelle... en ce sens qu'il a vécu à une époque où les hommes avaient encore des visions. C'est là une disposition psychologique dont nous avons oublié le secret... Il faut admettre que ce n'est pas un expédient pour suppléer au manque d'inspiration, mais réellement une habitude mentale qui, si elle se rencontre chez un génie, est capable d'en faire un grand poète tout aussi bien qu'un mystique ou un saint.

* * *

Eliot n'est cependant pas de ceux qui pensent que, parmi la faillite de toutes les valeurs contemporaines, la poésie peut seule nous sauver. Il ne saurait admettre aucune de ces intolérables prétentions et ramène à de plus justes mesures les revendications du poète: il considère avec Maritain comme une erreur mortelle le fait de croire que la poésie puisse former la nourriture spirituelle de l'homme.

Témoin d'un âge rigoureux, porte-parole d'une génération exigente, il poursuit obstinément cette union intime de la pensée et de la vie que réalisent seuls les saints. Il sait toutefois que l'extase et la vision suprême ne sont pas pour lui. Pourtant il ne s'en retournera plus vers « le pouvoir évanoui des règnes usuels, la gloire

infirme de l'heure positive ». Parce qu'il n'espère plus s'en retourner, retourner vers ces lieux où l'arbre fleurit et la source coule, il se réjouit que les choses soient telles qu'elles sont: il renonce la face bénie et la voix, parce qu'il ne peut plus espérer s'en retourner encore...

Pourtant Eliot n'a pas dit son dernier mot. L'alternative en lui se perpétue. Il est saisi par l'Ange, mais il lutte, comme Jacob. Une haute tension intérieure, triomphant des éléments morbides qui se disputent sa nature et qui dégradent son énergie, infuse en lui cette unité puissante, quoique discontinue, qui fait la vie. Le poète est pour lui comme un *catalyseur*.

> L'affaire du poète, écrit Eliot, n'est pas de trouver des *émotions nouvelles*, mais d'utiliser les *émotions courantes*, et, les œuvrant poétiquement, d'exprimer des sentiments qui ne se trouvent nullement en ces émotions ... Une grande part de l'*acte poétique* doit être *consciente* et *volontaire*. En fait, le mauvais poète est le plus souvent insconscient là où il devrait être conscient, et conscient là où il devrait être inconscient. Ces deux erreurs tendent à le rendre *personnel*. La poésie n'est pas *mise en liberté de l'émotion*, mais *évasion* à partir de l'émotion ; elle n'est pas *expression d'une personnalité*, mais évasion à partir de la personnalité. Il va de soi que seuls ceux qui possèdent une personnalité et des émotions savent ce que c'est que de vouloir s'évader de ces choses. [1]

Cependant, en ses œuvres les plus récentes, Eliot semble s'arracher au pessimisme des *Chants d'Alfred Prufrock*, à cette vision désabusée d'un univers sordide et mesquin, à ce sentiment d'impuissance et de nihilisme où le poète s'enlisait. Déjà *le Roc* — sotie et parade qu'on peut rattacher à la tradition médiévale et caldéronienne — affirmait l'exigence d'un ordre fondé sur Celui dont le nom est Vérité ; *Meurtre dans la Cathédrale*, évoque la résistance du pouvoir spirituel menacé par les intrusions du bras séculier et nous montre Thomas Becket, faible et sans autre secours que la foi, « chargé des intérêts de l'Eglise universelle, qui sont ceux du genre humain ». *La Réunion de Famille*, nouvelle *Oreslie*, âpre et condensée, achève d'affranchir un héros que poursuivent ses Euménides. Avec, *East Coker* (c'est là le nom du village anglais dont les ancêtres d'Eliot sont issus), le poète revient au lieu de ses origines ; il proclame: *Dans mon Principe j'ai ma fin.* Et l'admirable

---

[1] Cf. *The Sacred Wood.* (Le Bois Sacré.) Faber & Faber. Londres.

Little Gidding, au milieu d'une blancheur hivernale givrée qui est un autre printemps, conduit le chrétien réconcilié au sanctuaire même où, près de Cambridge, en des temps de persécution, Richard Crashaw et les Ritualistes Anglicans maintinrent vivantes les traditions liturgiques et mystiques de l'Eglise.

* * *

Cette courbe de la destinée d'Eliot n'est-elle pas le gage d'une lente ascension de l'âme anglaise, un signe du retour vers cette ferveur qui, du pays de Chaucer, avait fait jadis, selon le mot d'Eustache Deschamps, la Terre Angélique ?

Voici Eliot, pareil à son Gerontion,

...Dans un mois de sécheresse
Ecoutant la lecture d'un enfant, attendant la pluie...
. . . . . .
Et voici que vient le tigre Christ.

Eliot sait que la poésie se refuse au langage dans la mesure où elle le dépasse ; il sait qu'elle est ce dépassement même dont parle Keats, *cet élément de surprise que nous procure un bel excès.* Il sait, avec Heidegger, que l'élément essentiel de la poésie — de *sa* poésie, en particulier — réside au plus secret de lui-même, en ce domaine où l'essentiel ne coïncide plus avec le général mais avec l'intérieur. Il sait que la *forme* n'est autre que ce *tréfonds* qu'il faut constamment amener à la surface. Il pourrait dire avec Du Bellay: « *L'obscur m'est clair et la lumière obscure* ». Aussi sa poésie a-t-elle toujours quelque chose d'âpre, d'insolite. Et quels que soient ses appels à l'univers classique, à la Grèce de Sophocle et d'Eschyle, elle demeure l'expression d'une lignée nordique et chrétienne. Lors même que, dans ses premiers vers, il semblait attaquer l'Eglise, Eliot était déjà, par l'accent, un poète chrétien, un poète scripturaire, tout nourri des Prophètes et du Psalmiste et de l'Apôtre des Gentils, un poète tour à tour austère, ironique, triste et cruel, un d'Aubigné britannique. Tout en fuyant les prétentions ésotériques et magiques d'un Yeats, il rend au langage commun je ne sais quelle dignité, quelle solennité quasi sacerdotale. Car lors même qu'il feint de jouer, il est toujours sérieux.

Eliot n'est pas homme à se contenter, comme Valéry, d'une

explication du monde contenue dans une musique singulière et continuelle.

Devant les tribulations et les désastres de l'Europe, qu'il voyait venir, cet écrivain, qui semble parfois plus préoccupé par les questions de technique pure que par les considérations d'un caractère général, en est venu à renoncer momentanément à la « littérature pure » pour méditer sur l'imminence de certains problèmes politiques et sociaux: la condition de la société après la guerre, ses limitations, ses nécessités, les changements nécessaires ou désirables qu'elle subira, enfin le rôle de la civilisation elle-même dans la société future.

Suspendant la publication du *Criterion*, la revue qu'il a si longtemps dirigée, il déclarait en 1939:

> J'ai senti au cours des dernières années le danger que faisait courir à notre pays le manque d'une philosophie politique. Pour ma part, une bonne politique implique une bonne théologie, et une économie saine est en fonction directe d'une bonne morale...
>
> Je me demande de plus en plus souvent si, au lieu de persévérer dans le maintien d'un niveau littéraire élevé pour lequel le monde moderne n'a que mépris, il ne serait pas plus salutaire d'employer nos efforts intellectuels à l'élaboration d'une doctrine de vie et de politique: n'est-ce pas le manque d'une telle doctrine qui nous fait subir aujourd'hui des conséquences si désastreuses ?
>
> Dans l'état actuel des affaires publiques, j'éprouve un découragement à tel point profond qu'il acquiert pour moi l'importance d'une sensation entièrement nouvelle.

Ce détachement progressif de toute préoccupation strictement littéraire, une maîtrise toujours plus grande de son instrument, une mâle sobriété donnent aux derniers poèmes d'Eliot ce *charme de l'ascèse* dont parle Walter Pater: *quand la jeunesse sérieuse se ceint les reins*. Et l'on peut lui appliquer ce que l'esthète oxonien disait des poèmes de Michel-Ange, car sa poésie est bien elle-même, en un temps de sécheresse, une fleur étrange, tardive, ravissante, une floraison unique: la fleur de l'aloès.

GEORGES CATTAUI

Poèmes

DONNEZ-MOI LA MORT

Ah donnez-moi la mort sacrée et déleclable
Quand tous mes faux amis auront pris le chemin
Rocailleux et désert, obscur, épouvantable,
Au fond de cet enfer qui veut prendre ma main.
Ah donnez-moi la mort sacrée et délectable !

Répandez sur mon corps l'huile pure au coupable,
Donnez-moi le parfum qui fait de tout péché
Un parfum répandu pour votre sainte table ;
Ecoutez ma complainte au bord de l'Evêché ;
Répandez sur mon corps l'huile pure au coupable.

Détruisez de mon mal, vilain, épouvantable,
Les derniers restes vains, et leur mauvaise odeur ;
Aimez jusqu'à mourir le pauvre misérable ;
Transpercez de vos dards mon très infâme cœur.
Détruisez de mon mal, vilain, épouvantable...

Ouvrez-moi votre cœur où je prendrai l'érable
Qui doit naître au tombeau que j'habiterai seul ;
Baignez-moi de ce sang, amoureux, innommable,
Où je serai bientôt cloué dans mon cercueil.
Ouvrez-moi votre cœur où je prendrai l'érable.

Chassez loin de mes yeux le ricaneur du Diable
Qui se gausse de moi, me tend mille lacets :
Je ne sais plus jouer, je ne sais plus de fable,
Mon papier est exclu de mes plus beaux essais.
Chassez loin de mes yeux le ricaneur du Diable !

Dans votre bain divin, je veux revivre aimable,
Immortel, innocent, comme un lis au ruisseau ;
J'ai passé par la mort, le péché bien minable,
Mais vous avez tout pris sur votre saint coteau.
Dans votre bain divin je veux revivre aimable.

TA ROBE

Ta robe cristalline aux ailes de colombe
M'apporte l'espérance au sombre de mon cœur,
Chasse le désespoir diabolique et moqueur
Qui voudrait me ravir dans l'éternelle tombe.

Princesse je me meurs sans la grâce qui tombe
De votre belle voix mélodieuse ardeur
Qui vient d'un autre monde où règne la candeur
Dans cet enfer mortel où mon âme succombe.

Sachez de votre amour conforter mon destin,
Délier le fardeau qui m'accable d'angoisse,
Eloigner le démon qui me guette et me froisse,

Si mon âme se meurt dans un plus beau matin,
Découvrant dans le ciel sa demeure sublime
Où vos yeux ont ouvert les secrets de l'abîme.

TE SOUVIENT-IL

Te souvient-il des pleurs en la cité de Sienne
Que nous versions soudain aux sons des carillons
En songeant qu'une sainte ordonne aux bataillons
D'anges de nous aider, ma très douce Adrienne ?

Elle est ma protectrice, également la tienne,
Car de nous voir tous deux courbés sur les sillons,
Certe, elle ne peut de nos désillusions
Mépriser l'amertume et la funèbre antienne !

Morte à trente-trois ans, comme le fut Jésus,
Tourmentée à sa fin par le démon têtu,
Elle a connu la croix, le sang et l'auréole...

Elle aimait comme toi la Sainte Papauté,
Sans craindre qu'on l'accuse, hélas, de vanité,
Elle brûlait d'amour comme un cœur de créole !

TA MAIN

Ta main, donne la main, ma seule récompense
Où je sens la douceur de ton si triste amour,
Tes yeux, ouvre tes yeux où se lève le jour
Dissipant les sanglots de notre rêve immense !

Ton cœur, qu'il batte enfin au cœur de ma démence,
Je suis vain de raisons dont j'ai fait tout le tour
Des sons inconsistants qui réveillent le sourd,
Il me faut la folie ou la haute potence.

Pardonne à ton poète, Adrienne ma sœur,
Si parfois excédé de larmes, de douleur,
Je semble divaguer sur ma stupide couche...

Regardant au miroir de mon sombre destin
Pour y voir les reflets de mon dernier matin
Qui clôt l'ode funèbre et tout soudain la bouche !

RONDEL DE LA DOUCE ESPÉRANCE

Elle est douce comme une fleur
Auprès de l'eau de la fontaine,
N'entendez-vous couler son pleur
Lentement sur la marjolaine?

Elle est douce comme un fleur
Auprès de l'eau de la fontaine,
Elle a les yeux tout pleins de peine
Mais les mains pleines de bonheur,
Caressant la biche sans peur
Elle est douce comme une fleur!

Je veux le chanter l'espérance
Puisque si triste est mon malheur,
Tu me donnes la délivrance
O toi ma charitable sœur!

RONDEL DE LA BELLE ROSE

Rose pâlie au bord de l'eau,
Ne quittez pas mon triste rêve,
Vous êtes pour moi comme une Eve,
Un nénuphar blanc sur le flot.

Vous rougissez presque trop tôt,
O yeux d'opale sur la grève!
Rose pâlie au bord de l'eau,
Ne quittez pas mon triste rêve.

Mettez vos bras autour d'un sol,
Remplissez-moi de votre sève,
Bouche d'azur d'un ciel qui lève,
Laissez-vous donc prendre au lasso
Rose pâlie au bord de l'eau,
Ne quittez pas mon triste rêve.

RONDEL DES SANGLOTS

Ah ! sanglotons ma douce amie,
Puisque rien sur la triste terre
Ne nous guérit de la misère ;
Le ciel se cache sous l'ortie !

Trompés durant l'heure assombrie
Par le péché qui nous enserre,
Invoquons Jésus, notre Père,
Qu'il répare tant d'avarie.

Pleurons, pleurons quoiqu'on en rie,
La paix sortira de la guerre,
Le soleil de l'âme pourrie,
Le réveil de la nuit amère,
Ah ! sanglotons ma douce amie !

RONDEL DE LA SAINTE FACE

Au milieu du désastre humain
Apparaît la divine Face —
Sévère à la triste grimace
Pleurant au ténébreux chemin.

Je le donne engourdi ma main,
Comme le noyé qui trépasse ;
Au milieu du désastre humain
Apparaît la divine Face.

Sourire, éloile, malin,
Fonds en moi l'éternelle glace
Qui me fait tant, tant de chagrin
Que mon cœur sanglote et s'éteint...
Au milieu du désastre humain
Apparaît la divine Face.

HENRI FERRARE

La cause finale de l'Eglise glorieuse

L'on parlera d'abord de l'Eglise glorieuse dans son rapport à sa cause finale: elle s'est défaite de ses membres charnels, elle a pleinement rassemblé ses membres spirituels autour du Christ, elle possède à découvert la Déité.

L'on dira ensuite quelque chose des relations de l'Eglise glorieuse avec ce qui est au-dessous d'elle: du secours qu'elle apporte aux âmes qui tendent encore vers leur fin, et de son attitude à l'égard des réprouvés.

Ces considérations, qui manifesteront la sainteté de l'Eglise glorieuse, pourront permettre d'entrevoir sa beauté.

1. *L'Eglise glorieuse dans son rapport à sa cause finale.*

a) L'éloignement des membres charnels.

Le mouvement qui porte l'Eglise militante tout entière vers sa fin dernière, vers le Dieu saint, ne part pas de tous ses membres. Il part des seuls justes en qui réside la charité et qui sont ses membres par excellence, membres premiers, vivants, spirituels. Pour les pécheurs, ils ne sont point au principe de l'élan d'amour de l'Eglise. Les actes de vie qu'il leur est donné jusqu'à un certain point de faire tant qu'ils sont encore dans l'unité de la communion, ils les doivent à la charité des justes qui non seulement s'élance vers Dieu, mais tourbillonne en quelque façon sur eux pour les entraîner dans le rythme collectif de la vie de l'Eglise. Ils ne sont donc que des membres par emprunt, des membres morts et charnels. Et sans doute il faut admirer et bénir le mystère de la miséricorde et de la longanimité du Christ supportant, à l'intérieur de l'Eglise qui est son corps, ce mélange des bons et des méchants; ce mystère d'une charité qui, de soi, est propre à n'engendrer que beauté et pureté, mais qui ne se résout pas, tant qu'il reste encore quelque espoir de les guérir, à se défaire des baptisés rongés par la lèpre du péché. Pourtant ce mélange, en un sens anormal, des bons et des méchants ne pourra pas durer au delà de ce temps de pèlerinage. Il s'arrête au seuil de l'éternité. « Ni la chair, ni le sang, dit saint Paul, ne pourront hériter le royaume de Dieu » (I Cor., xv, 50). En passant les barrières de la mort, l'Eglise quitte son état militant pour un état meilleur. « Dehors les chiens, les empoisonneurs, les fornificateurs, les meurtriers, les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge » (Apoc., xxii, 15): ceux qui n'auront pas profité, quand il était encore temps, de la suprême menace du Christ pour rentrer dans l'appartenance salutaire à l'Eglise,

c'est la mort qui, par une justice inexorable, l'un après l'autre les criblera. Car elle est vraiment glorieuse, vraiment sainte et immaculée, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, l'Eglise qui se reconstitue dans les cieux, l'épouse éternelle de l'Agneau. En elle n'entre rien d'impur (Apoc., XXI, 27). Elle ne connaît ni la lèpre du péché ni même le mélange des pécheurs. Elle n'est faite que de justes. L'élan d'amour qui la porte vers le Dieu saint part de tous les cœurs de ses enfants fondus ensemble dans son cœur unanime. Elle n'est point sans doute achevée. Elle s'accroît sans cesse des élus que lui prépare notre Eglise militante. A la fin, tout ce qu'il y aura de justes dans l'Eglise militante, transformés et glorifiés soudain par le feu de l'amour, passeront ensemble dans les cieux tandis que les pécheurs qui se seront obstinés entendront le Fils de l'homme prononcer sur eux la sentence par laquelle il libérera pour jamais son Eglise.

b) La perfection des membres spirituels.

Ainsi, c'est dans la patrie, que l'amour de charité s'élèvera d'une Eglise qui sera spirituelle en tous ses membres. En outre, c'est dans la patrie, que l'amour de charité de l'Eglise aura toute sa perfection.

Pour la charité de la terre, elle est parfaite dans le grand nombre des justes en ce sens qu'ils ont, d'une manière stable, Dieu pour fin dernière, et ne pensent ni ne veulent rien qui détruirait en eux le divin amour. Et elle est parfaite dans les meilleurs des justes, dans les grands saints, encore qu'elle s'accroisse en eux tous les jours, en ce sens que, transformés par elle, ils n'aspirent plus qu'à se dissoudre pour être avec le Christ. Pourtant, même alors, ces justes dont la sainteté est héroïque répéteront après saint Paul: « Ce n'est pas que j'aie déjà saisi le but, ou que j'aie atteint la perfection » (Phil., III, 12). Leur charité peut encore se parfaire. Quand la Vierge Marie vivait au milieu des hommes, dit Cajetan [1], sa charité était déjà plus forte que celle des chœurs des anges et grandissait sans cesse afin d'atteindre, pour le moment où s'ouvriraient les portes éternelles, à cette mesure qui, selon le don du Christ Jésus, lui avait été destinée de toute éternité; cependant, si l'on regarde non pas à la plus grande *proximité de Dieu*, résultant d'une charité qui s'intensifie, mais à la possibilité d'une *application actuelle* de l'âme aux choses divines, il faut dire que la charité de la Vierge était, ici-bas, moins privilégiée que celle du dernier des anges de la patrie. Car l'infirmité de la condition humaine rend impossible ici-bas un acte ininterrompu d'amour et de contemplation, et c'est seulement dans la patrie, où la connaissance énigmatique est remplacée par la vision face à face, que la charité se portera toujours actuellement vers le Seigneur [2] sans plus connaître de vicissitudes, et que le cœur entier de l'Eglise sera universellement et constamment en acte d'aimer Dieu. Que l'Ami soit encore caché dans les ombres de la foi et, en ce sens, distant, ou qu'il se découvre dans les clartés de la vision et devienne présent, l'amour d'amitié ou de charité dont son Eglise

[1] In II-II, qu. 24, a. 7, nos IX et X.
[2] Saint THOMAS, II-II, qu. 24, a. 8.

le chérit ne change pas de nature, il change cependant de condition, il passe d'un état d'imperfection où il n'est pas toujours actuel à un état de perfection où il est toujours actuel.

L'amour de charité de l'Eglise du ciel sera parfait d'une seconde manière. Dans chacun des bienheureux, comme dans chacun des anges, il sera monté au niveau de son *intensité suprême,* fixée par Dieu dès l'éternité, en deçà duquel il ne pourra pas descendre, au delà duquel il ne pourra plus progresser; et cette stabilité du niveau de l'amour béatifique, réglée sur la stabilité du niveau de la vision béatifique, arrachera définitivement l'Eglise glorieuse au règne de la puissance et du changement pour imprimer en elle tout entière la ressemblance de l'immutabilité de la vie divine.

L'amour de charité de l'Eglise glorieuse sera parfait d'une troisième manière. Toutes les virtualités contenues dans la charité de la terre seront dégagées et *explicitées* dans la charité du ciel. Ici-bas, ce n'est que lorsqu'elle est conférée par les sacrements de la loi nouvelle, instruments choisis par le Christ, que la charité reçoit, indépendamment du degré de son intensité, une perfection, une modalité qui la rend apte à produire pleinement certains effets particuliers nécessaires à la vie chrétienne, « *quosdam speciales effectus necessarios in vita christiana* » [1], autrement dit à former pleinement dans le monde le corps mystique du Christ. Quant à la charité qui n'est point reçue par voie sacramentelle, si intense qu'on la suppose, elle ne connaît pas cette perfection, elle ne la contient que virtuellement, elle tend vers sa possession comme vers son ultime actuation. Mais au ciel, dans tous les bienheureux indistinctement, qu'ils aient appartenu à l'Eglise militante soit d'une appartenance actuelle, soit seulement d'une appartenance virtuelle par le désir, la charité sera sacramentelle, c'est-à-dire pleinement apte à exercer les actes suprêmes de la vie chrétienne et à manifester, en union avec la charité des anges, parfaite elle aussi, le corps glorieux du Christ total.

Enfin l'amour de charité de l'Eglise glorieuse sera parfait *extensivement* et numériquement lorsque, le nombre préfixé des élus accompli, la dernière trompette sonnera, et de grandes voix venues du ciel annonceront le règne définitif sur le monde de notre Seigneur et de son Christ (Apoc., XI, 15).

Telle est la perfection, c'est-à-dire la sainteté, de l'amour par lequel l'Eglise glorieuse goûtera expérimentalement sa Fin dernière présente en elle, son Dieu au centre d'elle-même. Un tel amour exclut formellement et immédiatement, comme le jour exclut la nuit, toute intrusion du péché, bien plus, toute possibilité d'un acte dévié ou même imparfait. Il sépare l'Eglise de l'ombre même du mal, il l'établit dans une pureté et dans une beauté éternelles.

Mais plus profondément et plus immédiatement encore que par l'*amour béatifique,* c'est, nous l'avons dit, par la *vision béatifique* que l'Eglise adhère à sa fin divine, le Dieu saint, et se revêt d'une sainteté indéfectible; car la seule vision béatifique suffit à détruire efficacement, non point sans

[1] Saint THOMAS, III, qu. 62, a. 2.

doute d'une manière formelle, immédiate, mais d'une manière éminente, radicale, toute possibilité d'erreur spéculative ou pratique et de péché [1].

Transformée, consumée, illuminée dans tout l'être de tous ses membres par l'amour et la connaissance béatifiques, l'Eglise, dans son état glorieux, sera semblable au Christ, qui toujours a vécu dans l'amour et la connaissance béatifiques, comme elle n'avait jamais pu l'être dans son état militant. Alors seulement s'accomplira parfaitement le dessein de Dieu que saint Paul a prophétisé et qui est de faire parvenir collectivement tous ceux qui ne résisteront pas aux prévenances de son amour « à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ » (Ephés., IV, 13).

c) L'expérience de la Déité.

Dans l'Eglise bienheureuse habitera le Dieu saint:

en vertu de l'être intentionnel ou spirituel de l'*amour*, puisque, comme nous l'avons dit, l'amour, déjà ici-bas, transporte réellement, physiquement, mais spirituellement, dans l'Eglise qui aime, le Bien-Aimé, à la manière d'un poids qui l'arrache véritablement et puissamment à elle-même pour la jeter tout entière à la réalité entitative du Bien-Aimé;

en vertu surtout de l'être intentionnel ou spirituel de la *connaissance*, puisque, dans la connaissance immédiate de la vision, c'est l'Eglise connaissante qui devient réellement, non pas sans doute entitativement, mais spirituellement, la Déité sainte en tant que Déité sainte.

L'Eglise glorieuse sera pareille à un océan de lumière, où palpiteront des millions d'anges et d'élus, et dans lequel la Trinité sainte, indivisible, sera reflétée tout entière: réellement et intimement présente à l'Eglise selon son être spirituel ou intentionnel par quoi la vision et l'amour béatifiques sont rendus possibles; mais réellement et infiniment distante de l'Eglise selon son être entitatif. Véritablement, l'Eglise sera infinitisée par son ordre à la Tirinité, véritablement elle ne fera avec la Trinité qu'un seul esprit; mais elle restera, dans l'ordre entitatif, finie et créée. Un peu, mais la comparaison est combien insuffisante, comme l'œil, étant fini, enferme en lui l'horizon, l'esprit, étant fini, enferme en lui l'univers.

Nous avons parlé plus haut de cette habitation mystérieuse de la Divinité en étudiant, d'une manière conceptuelle et spéculative, ce qui constitue dans l'ordre entitatif l'âme créée de l'Eglise, la béatitude formelle ou subjective de l'Eglise. Il faudrait ici, où nous parlons de la cause finale de l'Eglise et où nous avons d'abord rappelé avec quelle pureté, avec quel élan spirituel, l'Eglise glorieuse se tourne vers sa Fin dernière, partir de cette Fin dernière, de la béatitude objective, de la Déité sainte, pour essayer, en redescendant, de décrire les perfections qu'elle communique à l'Eglise glorieuse. On retrouverait alors, pour les considérer toujours sous leur aspect entitatif, les perfections qui composent l'âme créée de l'Eglise. Cependant elles seraient étudiées non pas en tant qu'elles spécifient l'Eglise dans sa nature propre, mais en tant qu'elles permettent à l'Eglise, par l'enrichisse-

[1] JEAN DE SAINT-THOMAS, I-II, qu. 5; disp. 2, a. 5, n° 61; t. V, p. 269.

ment entitatif qu'elles lui apportent, de se tourner vers la Déité, de se centrer sur la Déité, de refléter la Déité avec laquelle l'Eglise, prise non plus entitativement mais spirituellement, intentionnellement, s'identifie réellement. Cet inventaire des richesses vivantes qui transforment et sanctifient intérieurement l'Eglise, il conviendrait de le faire non plus seulement du point de vue de la sagesse théologique discursive, mais du point de vue de la sagesse théologique expérimentale des dons du Saint-Esprit, plus voisine de la sagesse de la vision béatifique, et qui subsistera, à l'état parachevé, dans l'éternité. Tâche pour nous impossible. Nous nous contenterons de rapporter ici deux passages de la *Vive flamme d'amour* où saint Jean de la Croix décrit les suprêmes effets opérés par Dieu ici-bas déjà, dans les âmes parvenues, comme la sienne, à l'union transformante.

Au début de la troisième strophe, où il commente les paroles du Cantique des Cantiques: « Ses lampes [de l'amour] sont des lampes de feu et de flammes » (VIII, 6), saint Jean de la Croix explique que Dieu, du fait que la multiplicité de ses perfections infinies sont identifiées dans son éminente unité, apparaît à l'âme comme une lampe unique qui pourtant illumine et consume à la manière de lampes multiples. Cette lampe, en tant qu'elle est la Toute-Puissance, apporte à l'âme connaissance et ardeur d'amour du Dieu tout puissant; en tant qu'elle est la Sagesse, elle apporte à l'âme connaissance et ardeur d'amour du Dieu sage; en tant qu'elle est la Bonté, la Justice, la Miséricorde, elle apporte à l'âme connaissance et ardeur d'amour du Dieu bon, juste, miséricordieux. « Où il faut noter que la délectation, le ravissement d'amour que l'âme reçoit dans le feux lumineux de ces lampes est admirable, immense; il est puissant comme venant de nombreuses lampes, dont chacune consume d'amour, l'ardeur de l'une accroissant l'ardeur de l'autre, la flamme de l'une la flamme de l'autre [...] et l'âme, immensément absorbée dans ces flammes délicates, est blessée subtilement par chacune d'elles, et elle est blessée plus encore par elles toutes, de la blessure subtile de l'amour de vie, car elle voit bien que cet amour est celui de la vie éternelle, laquelle est la somme de tous les biens, et elle connaît alors la vérité de la parole de l'Epoux dans les Cantiques: *Les lampes de l'amour sont des lampes de feu et de flammes.* »[1] Ce que saint Jean de la Croix dit ici d'une expérience éprouvée par l'âme dans la nuit de la foi peut se dire avec combien plus de perfection de l'expérience vécue par l'Eglise dans la clarté de la vision !

Un peu plus loin, saint Jean de la Croix parlant toujours de la connaissance obscure, affective, mystique qui, nous l'avons dit, subsistera dans la patrie conjointement avec la claire connaissance de la vision, et suivant laquelle Dieu lui-même est expérimenté dans ses effets sur les âmes, — ces effets étant connus non plus « comme un *quod* où se lit, ainsi qu'en un miroir une ressemblance de Dieu, mais seulement comme un *quo* ou un moyen d'atteindre Dieu lui-même »[2], appelle ces effets des « obombrations ». Obom-

[1] *Llama de amor viva*, cancion III, vers. 1; Silv., t. IV, p. 51, nº 5.
[2] Cf. Jacques MARITAIN, *Les degrés du savoir*, p. 517, note 1.

brer, dit-il, c'est couvrir de son ombre, protéger. C'est ainsi que la vertu du Très-Haut couvrit la Vierge de son ombre. Mais l'ombre change selon la nature des objets, bois ou cristal, tantôt opaque tantôt légère et transparente. L'« ombre de la mort » dont il est parlé dans l'Evangile, ce sont les ténèbres; l'ombre de la vie, c'est donc la lumière, naturelle si la vie est humaine, divine si la vie est divine. « Quelle sera donc l'ombre de la Beauté ? Ce sera une autre beauté à l'image et ressemblance de la première; l'ombre de la Force sera une autre force à l'image et ressemblance de la première; l'ombre de la Sagesse sera une autre sagesse: ou, pour mieux dire, ce seront la même Beauté, la même Force, la même Sagesse en ombre, où l'on reconnaîtra la nature et la propriété reflétées. Ceci posé, quelles seront les ombres que fera sur l'âme le Saint-Esprit, avec toutes les grandeurs de ses vertus et de ses perfections ? L'âme en est si proche qu'elle est non seulement touchée de leurs ombres mais unie à leurs ombres. Elle les goûte dans leurs ombres; elle entend et goûte dans l'ombre de Dieu la nature et les propriétés de Dieu; en d'autres mots, elle entend et goûte l'attribut de la Toute-Puissance dans l'ombre de la Toute-Puissance, elle entend et goûte la Sagesse divine dans l'ombre de la Sagesse divine, elle entend et goûte la Bonté infinie dans l'ombre de la Bonté infinie qui l'environne, elle entend et goûte la Félicité de Dieu apportée dans l'ombre de la Félicité de Dieu; et finalement elle goûte la Gloire de Dieu dans l'ombre de la Gloire, ce qui est savourer et goûter la propriété et la nature de la Gloire de Dieu. Et tout cela s'opère en des ombres claires et ardentes; car les attributs de Dieu et ses perfections sont des lampes qui, étant resplendissantes et ardentes, font à leur image et ressemblance des ombres resplendissantes et ardentes, toutes ensemble ne faisant qu'un seul être. »[1]

Ces passages de saint Jean de la Croix, et d'autres qu'on rencontre chez lui ou chez d'autres saints, peuvent donner une lointaine connaissance de la façon dont la sainteté, la pureté, la beauté de Dieu refluent sur l'Eglise glorieuse pour l'envelopper, la pénétrer, la consumer. La cité des anges et des bienheureux sera la cité de Dieu: « Il dressera sa tente sur eux, et eux il seront ses peuples, et lui il sera DIEU-AVEC-EUX » (Apoc., XXI, 3). Alors, « aucun objet de malédiction ne sera plus ». Dans la Ville sainte sera « le trône de Dieu et de l'Agneau; et ses serviteurs l'adoreront, et ils VERRONT SON VISAGE, et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de nuit, et ils n'ont pas besoin de lumière de flambeau, ni de lumière de soleil, parce que le Seigneur Dieu épandra sa lumière sur eux, et ils régneront dans les siècles des siècles » (Apoc., XXII, 3-5). Voilà, ajoute saint Augustin, « ce qui sera à la fin sans fin. Et y a-t-il une autre fin pour nous que d'arriver au règne qui n'a pas de fin »[2] ?

---

[1] *Llama de amor viva*, cancion III, vers. 2; Silv., t. IV, p. 56, nos 13-14.
[2] *De civitate Dei*, fin.

2. *L'Eglise glorieuse dans son rapport aux choses inférieures.*

Il faut dire un mot pour finir de l'intercession de l'Eglise glorieuse pour l'Eglise souffrante et militante, et de ce qu'elle ressent pour les réprouvés.

a) L'intercession de l'Eglise glorieuse.

1. Le Christ qui est mort pour nous et qui est ressuscité « est à la droite de Dieu et il intercède pour nous » (Rom., VIII, 34). Il « peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, car il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Hébr., VIII, 25). Il apparaît à saint Jean sous les traits d'un Agneau « comme égorgé » (Apoc., V, 6). Souveraine intercession du Rédempteur, laquelle, selon l'Apocalypse elle-même, provoquera, soutiendra, vivifiera l'intercession de l'Eglise glorieuse tout entière. En effet, les anges tournés vers les points cardinaux de l'univers (les quatre animaux) et les anges entourant le trône (les vingt-quatre vieillards), lorsqu'ils se prosternent ensemble devant l'Agneau, nous sont montrés comme ayant chacun, « remplies de parfums, des coupes en or qui sont les prières des saints » encore mêlés à l'Eglise militante (Apoc., V, 8). Un peu plus loin, au début de la vision des sept trompettes, paraît un ange intercesseur; un grand silence s'est fait dans le ciel; alors l'ange, debout sur l'autel ayant un encensoir d'or, reçoit « des parfums abondants afin de les offrir, avec les prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est en face du trône. Et la fumée des parfums monta avec la prière des saints, de la main de l'ange devant la face de Dieu » (Apoc., VIII, 3-4). Les prières de « tous les saints » dont le parfum s'exhale au contact des charbons de l'encensoir, ce sont d'abord les prières des martyrs déjà dans le ciel (VI, 10-11), et même les prières des saints souffrant sur la terre où ils implorent la justice et appellent le règne de Dieu préparé au son des trompettes. Unie à l'intercession du Christ, c'est donc, en faveur de l'Eglise militante, l'intercession de toute l'Eglise glorieuse qui monte vers Dieu: l'intercession de la Vierge, toute-puissance suppliante, l'intercession des apôtres rassemblés autour de la Vierge comme jadis au Cénacle (Act., I, 14), enfin l'intercession de tous les élus. Il est dit des bienheureux dans le *Libro della divina dottrina* de sainte Catherine de Sienne: « Leur désir crie toujours devant ma face pour le salut du monde entier. Car leur vie s'étant achevée dans la charité du prochain, ils ne la perdent point. C'est avec elle qu'ils passent, de la manière que je te dirai, par la porte de mon Fils unique. Tu vois donc que ce lien de l'amour dans lequel ils ont expiré, ils le conservent, et il dure toujours, éternellement »[1]. « Mes enfants bien-aimés, disait la sainte

[1] Cap. 41, p. 74; cf. J. HURTAUD, O.P., *Le dialogue de sainte Catherine de Sienne*, t. I, p. 133.

sur le point de mourir, je vous affirme et je vous promets que je vous serai plus utile après ma mort que je ne l'ai jamais été ou que je n'ai jamais pu l'être en cette vie ténébreuse et pleine de misères. »[1] Ces paroles encore, où s'expriment le vœu et la promesse suprêmes d'une autre sainte: « Après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses ». « Revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour. » « Une seule attente fait battre mon cœur: c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner. Je sens que ma mission va commencer... Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. Ce n'est pas impossible, puisqu'au sein même de la vision béatifique, les anges veillent sur nous. Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde. Mais lorsque l'ange aura dit: *Le temps n'est plus* (Apoc. x, 6), alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet. »[2]

2. Comment expliquer que des prières si saintes dans leur but, à savoir le parfait avènement du règne de Dieu, si pures, si ardentes, mieux encore infinies, si l'on inclut en elles la prière théandrique du Christ, puissent être limitées dans leur efficacité ?

Quand il s'agissait des âmes du purgatoire, nous avons répondu[3] que Dieu les avait mises dans la dépendance étroite de l'Eglise militante « qui possède le temps pour elles[4] », en sorte que, pour une part capitale, l'intercession de l'Eglise glorieuse ne les soulagera qu'en proportion de la ferveur avec laquelle l'Eglise militante voudra la solliciter.

Mais s'il s'agit de l'Eglise militante elle-même, pourquoi la prière parfaite de l'Eglise glorieuse n'a-t-elle pas encore obtenu la sainteté de tous les chrétiens, la conversion de tout l'univers ? A cette question l'on peut faire deux réponses.

La réponse prochaine c'est que, sans être séparés, le for du ciel et le for de la terre sont distincts. Dieu, par une disposition mystérieuse, a statué que, pour une grande part, les prières du ciel ne profiteraient à la terre que dans la mesure où la terre les implorerait. Il faut rappeler ici la doctrine des théologiens enseignant que la valeur de la Messe, qui n'est autre que celle de la Croix, est en soi d'une suffisance infinie, capable de purifier tous les péchés de l'univers, mais en fait d'une application limitée à proportion de la dévotion de l'Eglise militante. N'est-ce pas d'ailleurs la doctrine déjà contenue implicitement dans le récit de la sublime intercession d'Abraham pour Sodome (Gen., xviii, 22-32)? Une miséricorde infinie est préparée dans les cieux: elle cherche sur terre quelques âmes où elle puisse descendre pour rayonner, à partir d'elles, sur le reste des hommes. Ces âmes, ce sont avant tout les âmes des parfaits. En elles peuvent se concentrer les rayons de l'intercession glorieuse. Elles deviennent comme autant de foyers. De

---

[1] RAYMOND de CAPOUE, *Vie de sainte Catherine de Sienne*, trad. Hugueny, Paris 1903, p. 401.

[2] Sainte THÉRÈSE DE LISIEUX, *Histoire d'une âme*, chap. XII,

[3] Nova et Vetera, 1932, n° 2, p. 183,

[4] *Ibid.*, p. 175,

telles âmes, écrivait le P. Rabussier, lorsqu'elles prient, ont une certitude expérimentale, supérieure à tout, que, ce que Dieu leur fait désirer le plus, s'accomplit et se décide par le fait même de leur oraison. Et se demandant comment il se fait que leur prière ait une efficacité si assurée « quand tant de millions de saints et d'anges qui sont confirmés dans ces grâces n'enchaînent pas les démons et ne triomphent pas des pécheurs », le même auteur donne, dans une comparaison saisissante, la solution que nous venons de proposer: « Reconnaissons ici que Dieu fait tout dans l'ordre, que le ciel et l'Eglise de la terre sont distincts. De même qu'il y a dans une seule étoile de quoi fondre toutes les glaces de la terre, et cependant nous subissons l'hiver; de même que, pour faire agir un bras de levier, il lui faut un point d'appui, Dieu veut que toute action du ciel ici-bas ait un point d'appui sur la terre; ce point d'appui, ce sont les saints qui poursuivent encore leur pèlerinage de cette vie » [1].

Pourtant ce n'est pas ici la réponse ultime. Car on peut rappeler qu'un jour Jésus lui-même vécut au milieu des hommes et mourut pour eux tous: son oraison n'a-t-elle pas offert à la miséricorde infinie un point d'appui assez ferme pour soulever l'humanité tout entière ? Et l'on pourrait même demander pourquoi l'intercession de l'Eglise glorieuse n'obtient pas qu'il y ait sur la terre davantage de saints à l'âme rayonnante. A ces questions suprêmes il faut répondre que la prière, dans les cas éminents où elle peut cesser d'être *conditionnelle* pour devenir *absolue* et infailliblement efficace est tout identifiée à la volonté salvifique de Dieu. Or, quand il s'agit des réprouvés, il est des limites de résistance à la grâce, que ni la miséricorde divine, ni par conséquent la prière faite absolument, ne franchissent plus. Jésus a certes prié, d'une manière conditionnelle, pour le salut de tous les hommes, puisque sa prière eut de soi la vertu de les sauver tous, mais ce n'est pas pour tous que sa prière est devenue absolue, d'où les mots de la prière sacerdotale: « Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés » (Jean, XVII, 9) [2].

Ainsi l'Eglise glorieuse prie-t-elle, d'une manière conditionnelle pour tous les hommes, d'une manière absolue pour ceux qui sont élus. Sainte Gertrude raconte comment elle aperçut, en vision, le pape Grégoire élevant les mains et priant avec dévotion pour la sainte Eglise: « Le Seigneur, avec une douce bonté, lui ouvrit son divin Cœur afin qu'il y prît à profusion tout ce qui serait nécessaire à l'Eglise et qu'il le distribuât avec largesse. Le Bienheureux, puisant des deux mains la grâce des consolations célestes dans ce Cœur divin, se préparait à la répandre sur la surface de la terre, lorsque

---

[1] L.-E. RABUSSIER, S. J. († 1897). *Quelques notes sur le « mariage spirituel »*, Revue d'ascétique et de mystique, 1927, pp. 289 à 291. Insistant sur cette vérité mystérieuse que toutes les grâces qui partent de l'Eglise glorieuse pour descendre dans le temps doivent passer par la Passion du Christ, le même auteur ajoute: « Expliquons-le aussi par le catéchisme de notre sainte foi et comprenons que cette puissance incompréhensible [c'est-à-dire] la prière de l'Eglise glorieuse n'a toute son efficacité sur la terre que par quelqu'un qui communie et qui est ainsi en communication immédiate avec le Calvaire et la Croix », p. 291.

[2] Cf. saint THOMAS, *In Evang. Joanis*, cap. 17 lect. 2; et III, qu. 21, a. 4.

le Seigneur parut l'entourer comme d'une ceinture d'or éclatant. Cet acte signifiait que la divine justice retenait pour ainsi dire la céleste consolation suspendue dans les airs, en sorte que, ne descendant pas sur la terre, elle ne put se répandre sur des indignes et des ingrats »[1].

3. Essaierons-nous de discerner les différents moments de la prière d'intercession qui commence dans le ciel, descend sur la terre, remonte vers le ciel chargée de nos désirs ?

Il y a d'abord une intercession qui nous prévient. Elle prend naissance dans l'infinie miséricorde de la Déité. En remplissant l'âme glorieuse du Christ, cette miséricorde y suscite une intercession ineffable, suréminente, ininterrompue. Prière divine qui d'abord émeut le cœur de la Vierge, maternelle pour tous les hommes, et de là se communique à ceux des saints qui ont mission de nous secourir.

Stimulés par cette intercession toute prévenante et toute silencieuse, nos cœurs commencent alors à s'ébranler. Une supplication se formule en eux. Elle se tourne vers le ciel. Elle sollicite, en les invoquant — explicitement ou implicitement, cela ne modifie pas sa nature — toutes les puissances de prière de l'Eglise glorieuse: les saints que nous aimons d'un amour de préférence, puis la Vierge, puis le Christ au nom de qui toute demande doit être faite. A mesure qu'elle s'élève vers l'Eglise glorieuse, cette intercession se purifie, s'élargit, s'universalise: elle peut même devenir théandrique par participation, en rejoignant l'intercession rédemptrice du Christ, éternellement ratifiée dans les cieux. Les seules limites qu'elle rencontrera seront celles de la patience de Dieu à l'égard des pécheurs (elles sont ignorées de nous) et celles qui viendront de l'infirmité de notre amour (elles sont connues de nous).

Suscitée dans le secret par les pures initiatives de l'Eglise glorieuse, notre prière, nouée sur la terre, s'élève pour traverser les cieux. Et comme elle frappe à la porte de la Miséricorde infinie qui est la perfection divine manifestée dans l'univers avec le plus de surabondance, elle redescend comme une rosée spirituelle sur tout ce qui peut encore être secouru: sur l'univers invisible de l'Eglise souffrante, puis sur notre univers temporel, où son efficacité se concentrera d'abord sans doute sur l'Eglise qui est essentiellement le royaume de Dieu: atteignant dans cette Eglise non seulement ceux qui ont l'amour et qui en sont les membres vivants mais encore ceux qui ont perdu l'amour et qui en sont les membres morts; puis soutenue, amplifiée, dirigée par la lucidité suréminente de la prière des bienheureux, elle débordera les frontières visibles à l'intérieur desquelles seulement l'Eglise peut être achevée: elle secourra, au delà de ces frontières, d'abord les justes qui, possédant l'amour, appartiennent à l'Eglise d'une manière incomplète, fragmentaire, mais déjà salutaire; elle s'étendra plus loin encore et s'efforcera d'appeler, de provoquer à la vie de l'amour, les pécheurs qui n'appartiennent à l'Eglise que d'une manière non salutaire. Tel est, expres-

[1] *Le héraut de l'Amour divin*, Paris, 1921, t. II, p. 57.

sion la plus vaste du dogme de la communion des saints, le dogme de la catholicité de la prière d'intercession.

b) Le jugement de l'Eglise glorieuse sur les réprouvés.

Si la miséricorde ou la compassion ne désignaient que des mouvements de la sensibilité, elles ne se rencontreraient pas dans l'Eglise glorieuse. Mais elles désignent encore les mouvements tout spirituels de la volonté qui cherchent à écarter le mal où sont les autres. L'Eglise glorieuse, en ce sens, est pleine de miséricorde et de compassion pour les pécheurs, puisque, tant qu'ils vivent sur la terre, ils peuvent être arrachés à leur misère et transférés dans la béatitude.

Mais pour les damnés, puisqu'ils persistent éternellement dans leur faute, ils ne pourraient être sans désordre, de la part de l'Eglise glorieuse, l'objet d'une compassion qui tendrait à écarter d'eux leur peine éternelle [1]. Ce n'est pas, certes, que l'Eglise glorieuse manque d'amour; jamais son amour n'a été si libre, si parfait; mais son amour, tout identifié à l'amour de Dieu, veut ce que Dieu veut, hait ce que Dieu hait. L'Eglise glorieuse veut avec Dieu le salut de tous les hommes d'une volonté que les théologiens appellent antécédente, volonté qui est cause soit de toutes les prières adressées pour eux, soit de toutes les grâces, suffisantes, bien plus surabondantes, qui leur sont envoyées. Mais quand l'obstination des pécheurs aura raison ici-bas des prévenances divines, l'Eglise glorieuse ne pourra pas ne pas vouloir comme Dieu, de volonté conséquente, le triomphe final de l'ordre divin, par la défaite, par la répression, des volontés qui demeurent rebelles [2].

Or, la conformité de la volonté des bienheureux à la volonté divine sera si spontanée, si totale, si absolue qu'ils ne connaîtront plus ni de conflits ni de souffrances. Faut-il souligner cette vérité par quelque supposition extrême ? Un père qui saurait ici-bas que la damnation est préparée pour son enfant avec une irrépréhensible justice ne pourrait pas néanmoins ne pas souffrir et ne pas crier vers Dieu: Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; mais quand ce père entrera au ciel, sa volonté paternelle s'identifiera si parfaitement à la volonté divine que toute sa douleur fondra comme la neige au soleil [3].

Au *Libro della divina dottrina*, de sainte Catherine de Sienne, il est écrit, en effet, des élus: « Ils sont si conformés à ma volonté qu'ils ne peuvent

---

[1] Cf., saint THOMAS, IV Sent., dist. 50, qu. 2, a. 4, quaest. 2: « In futuro non poterunt transferri a sua miseria; unde ad eorum miserias non poterit esse compassio secundum electionem rectam; et ideo beati qui erunt in gloria, nullam compassionem ad damnatos habebunt». Ce n'est pas à la pitié pour des damnés, qui *par nature* demeurent fixés dans la haine, qu'en appelle le poète cité dans *Destinées d'Israël*, p. 419, c'est l'Amour que, selon lui, les élus supplient d'intervenir, *par pur miracle*, afin qu'il ne soit pas toujours blasphémé, sans néanmoins que soit aboli l'enfer, c'est-à-dire avant tout peine du dam.

[2] Cf., saint THOMAS, II Sent., dist. 11, qu. 1, a. 5, ad 4.

[3] Cf., CAJETAN, *in* III, qu. 46, a. 7, n° IV et V.

vouloir que ce que je veux » ; la volonté de la créature « est si unie à la mienne que si un père ou une mère voient leur enfant dans l'enfer, ou un enfant sa mère, ils n'en souffrent pas; même s'ils sont heureux de voir qu'étant mes ennemis ils sont punis. En rien ils ne se désaccordent de moi, et leurs désirs sont accomplis » [1]. La conformité absolue des élus à la volonté divine, la paix indicible qui s'empare d'eux au spectacle de ceux-là mêmes des jugements de Dieu qui portent sur l'enfer, seuls les saints en peuvent avoir ici-bas quelque avant-goût. On lit semblablement, dans le Livre de la bienheureuse Angèle de Foligno: « Il n'y a rien en quoi je connaisse Dieu si complètement que lorsque je le connais dans les jugements qu'il porte constamment. Aussi quand, le soir, ou le matin, je dis à Dieu dans la prière: *Seigneur, par ton avènement, délivre-moi.* Et: *par ta nativité, par ta passion, délivre-moi ;* de cela je ne me délecte pas autant que je me délecte à dire avec confiance: *Seigneur, par tes saints jugements, délivre-moi Seigneur* [...]. Si je dis à Dieu: *par tes saints jugements, délivre-moi,* c'est que je ne découvre pas davantage la bonté de Dieu dans un homme bon et saint et dans beaucoup d'homme bons et saints que dans un damné ou dans la multitude des damnés. Cet abîme ne me fut montré qu'une fois. Mais jamais je n'oublie son souvenir et son allégresse. Et si tout ce qui est de foi s'effondrait, cette unique certitude me resterait encore de Dieu, à savoir de la justice de ses jugements. Mais oh ! que cette profondeur est grande [1]! Et tout cela tourne à l'utilité des bons, car toute âme qui aurait ou qui aura une telle connaissance de ces jugements et de cet abîme tirera fruit en toutes choses de cette connaissance du nom de Dieu » [2].

CONCLUSION

Mais la bienheureuse Angèle de Foligno aurait sans doute jugé blasphématoire ou follement inconsciente toute tentative d'expliquer par des mots et des concepts les splendeurs de l'Eglise divine dotée de la gloire du Père, couverte de la grâce du Fils, Reine merveilleuse, qui est, dit saint Thomas, « la vraie Eglise, celle qui est notre Mère, celle vers laquelle nous sommes en marche, et dont notre Eglise militante n'est qu'une image » [3]. L'expérience de la vie bienheureuse peut être, ici-bas, pressentie par la « théologie mystique », c'est-à-dire par l'amour quand il est à ses plus hauts degrés; elle ne peut être ni saisie ni communiquée par la théologie spéculative, dont il faut dire non pas certes qu'elle est nécessairement erronée, mais qu'elle est nécessairement insuffisante. Elle le sait assez, au moins chez ses docteurs et met sa gloire à le proclamer.

---

[1] Cap. 41, p. 74; J. HURTAUD, O.P., *Le dialogue de sainte Catherine de Sienne,* t. I, p. 133.

[2] *Le livre de la bienheureuse Angèle de Foligno,* édité par P. Doncœur S.J., texte latin, Paris 1925, pp. 88 et 89.

[3] « ...Ibi est vera Ecclesia, quae est mater nostra, et ad quam tendimus et a qua nostra Ecclesia militans est exemplata. » *In Epist. ad Ephesios,* cap. III, lect. 3.

Seuls les saints peuvent éprouver ici-bas, encore que d'une manière imparfaite, comment dans l'Eglise céleste, demeure toute vivante, toute transparente, toute spirituelle de la Déité glorieuse, peuvent se concilier, à la fois:

la médiation la plus efficace dans l'ordre d'efficience; toutes les grâces venant aux bienheureux par l'humanité du Christ; et l'immédiation la plus absolue dans l'ordre objectif: la Déité étant connue à découvert sans l'interposition d'aucune idée créée;

l'unité la plus forte: la vision et l'amour béatifiques transportant l'éternité divine elle-même au cœur de chacun des élus pour les unir d'une façon incomparablement plus organique que celle dont sont unies les parties de notre corps; et la diversité la plus profonde: les degrés de la vision et de l'amour béatifiques diversifiant qualitativement chacun des élus d'une façon incomparablement plus intense que celle dont les organes sont diversifiés dans un corps;

la vie commune la plus rayonnante: la charité donnant à chacun de se réjouir des avantages de tous et à tous de se réjouir des avantages de chacun; et la vie personnelle la plus concentrée: la lumière béatifique ayant non seulement banni de chaque élu tout ce qui est impur, égoïste, mais encore transfiguré tout ce qui est matière individuelle, en sorte que l'harmonie commune n'exige plus ni renoncement, ni sacrifice;

l'expérience la plus parfaite de la transcendance divine: les bienheureux connaissant intuitivement l'abîme qui sépare le Créateur des créatures; et de l'union avec Dieu: les bienheureux étant véritablement devenus Dieu, par l'être intentionnel de la connaissance et de l'amour béatifiques;

un désir de Dieu à la fois insatiable, ignorant toute lassitude, et néanmoins rassasié, ignorant toute privation.

« Le Seigneur la consolera en lui découvrant son visage. » « Un fleuve impétueux réjouit la cité de Dieu, le Très-Haut a sanctifié sa demeure, Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera point ébranlée, Dieu la secourra dès le premier matin » (Ps., XLV, 5-6). « Dans ta splendeur et dans ta beauté, regarde, avance heureusement, et règne » (Ps., XLIV, 5). C'est en pensant surtout à la Jérusalem d'en haut qui est notre Mère, que les chrétiens aiment à redire ces mots des psaumes et de la liturgie.

CHARLES JOURNET

Bibliographies

CHARLES DE GAULLE, *Discours de guerre (juin 1940-décembre 1942)*, Librairie Université, Fribourg.

Livre immortel — promptitude infaillible de l'intuition — netteté implacable — noblesse naturelle de la diction — jamais la moindre trace de petitesse ou de haine à l'égard des adversaires, même pour stigmatiser leur bassesse — une connaissance étonnemment sûre de l'histoire — un courage, une force d'âme sans limites — de la grandeur simple, mâle, authentique, d'un bout à l'autre — une terrible franchise à l'égard de tous, et d'abord des alliés et, pour tout traverser de sa flamme, ce merveilleux amour de Notre-Dame la France ! A la date du 27 mai 1942, une de ces audiences données à la presse, où paraît l'admirable aisance d'une âme naturellement supérieure.

« *Le bon sens, la sagesse, l'habileté sont du même côté que l'honneur.* »

« *Il y a un pacte trente fois séculaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde.* »

« *Pour un peuple, la plus sûre étoile dans la tempête, c'est la fidélité à sa vocation.* »

« *La tragédie de Berchtesgaden, dont c'est l'art de faire alliance avec la bassesse humaine.* »

« *Je dis que nous sommes des passionnés. Mais en fait de passion, nous n'en avons qu'une : la France !... Je dis que nous sommes raisonnables. En effet, nous avons choisi la voie la plus dure, mais aussi la plus habile : la plus droite.* »

« *Le triomphe de l'esprit sur la matière... En dernier ressort, c'est bien de cela qu'il s'agit.* »

« *Je n'ai compris la plaine qu'en la voyant du haut des sommets.* »

« *Nous ne trouverons pas pour nous exprimer nous-mêmes de plus puissante expression que celle dont vient de se servir le Président Roosevelt en proclamant ce que veut la Grande Nation Américaine : Cette nation*, dit-il, *a placé ses destinées dans les mains et dans les cœurs de millions d'hommes et de femmes libres. Elle a placé sa foi dans la liberté, sous la direction de Dieu.* »

L'éloquence qui soulève ces *Discours* est celle des *Philippiques ;* mais le souffle chrétien y est venu élargir les dimensions même temporelles de la destinée humaine, et la radio celles de la terre.

Charles Journet

JACQUES MARITAIN, *A travers la victoire*, Librairie Université, Fribourg.

Le 20 juillet 1916, Léon Bloy écrivait: « Nous sommes officiellement informés qu'*Au Seuil de l'Apocalypse* vient d'être déclaré contraire à la neutralité ; comme tel, ne peut être importé en Suisse ». *A travers le désastre*, de son filleul, devait avoir le même sort et ce n'est que vers la fin de la guerre qu'il fut retiré de la censure... Voici *A travers la victoire*, daté du 6 juin 1944, et paru d'abord dans *Lettres françaises*, 4 et 11 novembre 1944. C'est de la transparence. Faut-il choisir un point, parmi d'autres ? « Chaque anniversaire du 14 juillet nous rappelle... le malentendu cruel qui depuis un siècle et demi a tourmenté la conscience française, prise entre sa *tradition chrétienne* trop souvent confondue avec une politique réactionnaire, et sa *tradition révolutionnaire* trop souvent confondue avec une destructive philosophie de la vie... La résistance française a été l'occasion d'un rapprochement d'une importance extraordinaire, où les hommes de la Révolution Française et les hommes de la foi et de l'espérance chrétiennes se sont reconnus. »

Charles Journet

PIERRE JEAN JOUVE, *L'homme du 18 juin*, Librairie Université, Fribourg.

Belles pages humaines, qui éclairent d'une flamme durable et passionnée l'élan de la Résistance française. On y trouve, formulée comme suit, une vue politique très profonde, germée simultanément, avec des nuances diverses, chez l'auteur, chez Bernanos, chez Maritain: « Les deux principes civilisateurs de la France — le christianisme hiérarchique du moyen âge, la force insurrectionnelle des Droits de l'Homme — se trouvent enfin coalisés, et obligés par des accords réciproques de retrouver qu'ils sont une seule et même puissance de liberté et d'honneur. »

Charles Journet

FRANÇOIS CHARRIÈRE, *S.E. Monseigneur Marius Besson, évêque de Lausanne Genève et Fribourg.* Imprimerie St-Paul, 1945, 238 pages.

Livre écrit par la piété filiale, de nombreuses images, où l'auteur, utilisant les documents essentiels, ses propres souvenirs, des notes de confrères, retrace la carrière, les activités, les inclinations, les recommandations, les exemples de vie du grand évêque qui a illustré pendant vingt-cinq ans le siège épiscopal de Lausanne, Genève et Fribourg, par sa foi, sa culture, sa bonté.

Charles Journet

EGIDIO REALE, *Die Ursprung des modernen Italiens.* Zurich, 1944, 346 p.

Livre écrit avec clarté et chaleur et sans doute très utile pour les lecteurs non italiens auxquels il s'adresse. Le rôle prépondérant et décisif que l'Italie méridionale a joué dans l'unification de l'Italie est bien mis en lumière. La révolution napolitaine de 1799, la proclamation et la vie de la république parthénopéenne, l'étouffement dans le sang du mouvement que des esprits élevés, des cœurs purs avaient conduit, sont exposés en des pages bien significatives. Les figures des martyrs y acquièrent le relief nécessaire: Eleonora Fonseca Pimentel, poétesse et étudiante en sciences et en philosophie, qui avant de monter à l'échafaud boit tranquillement son café, Gabrielle Manthone, jeune et hardi capitaine qui dédaigne toute défense, Felice Mastrangelo, qui se dit heureux de mourir libre, Mario Pagano, homme de lettres et d'Etat, philosophe, qui refuse de se disculper, car la vie sous la tyrannie lui serait odieuse, Domenico Cirillo, botaniste et médecin insigne, à qui la science doit bien des intuitions géniales, et qui, au juge croyant l'insulter en lui demandant quelle était sa position devant lui, répond: « Devant toi, lâche, je suis un héros », Vincenzo Russo, le génial précurseur dans ses *Pensieri Politici* des réformes sociales les plus hardies, qui au moment du supplice déclare que ce lieu n'est pas pour lui « lieu de douleur, mais de gloire » et meurt en s'écriant: « Vive la liberté, vive la république », l'amiral Caracciolo, le général Massa, les cinq princes Pignatelli et bien des autres.

On parcourt les années que féconda le sang des martyrs et des héros, parmi lesquels, très nombreux sont les prêtres, dont l'œuvre humaine, modérée, sage, éclairée se retrouve à chaque instant, dans toute circonstance, qui sont toujours des chefs ou d'importants membres — chevaliers sans peur et sans reproche — des gouvernements provisoires, des conseils exécutifs et exceptionnels; on parcourt les années des agitations souterraines, de l'activité mazzinienne, de la politique, réaliste et efficace sinon toujours sympathique, du Comte de Cavour, pour arriver au fatidique 20 septembre 1870 qui redonnait à l'Italie Rome, et, avec Rome, l'unité, que voulurent ceux qui dans l'unité seule virent possible la liberté!

Dans les derniers chapitres, la narration devient sommaire, tandis que les premiers, plus largement préparés, faisaient prévoir un plus ample développement.

L'information de l'auteur n'est pas toujours au point (p. ex., p. 330, l'explication de l'intervention du Piémont en Crimée, ne fut pas due à une intuition de Cavour, mais il y fut presque contraint par l'Angleterre et la France, désirant par l'intervention du Piémont à leur côté, s'assurer ainsi l'intervention de l'Autriche qui, pour adhérer aux propositions franco-anglaises, voulait être sûre du Piémont).

On aurait pu s'attendre à une exposition plus approfondie de la pensée des écrivains les plus significatifs, tels Cuoco, Cattaneo et d'autres encore. *L'essai historique sur la Révolution napolitaine de 1799* de Cuoco est un ouvrage d'une telle valeur en raison de son analyse pénétrante et de pensée qui la guide et soutient, qu'elle constitue un modèle d'historiographie. Peu de lignes sont dédiées à cet ouvrage et l'enseignement central n'en est pas saisi: les révolutions pour réussir ne doivent pas être faites par le peu d'hommes de talent, que tout peuple produit à chaque époque, mais par tout le peuple qui sent les nécessités idéales, et comprend les problèmes comme les hommes éminents les préparent et les expriment. La révolution napolitaine de 1799 manqua son but car la masse ne comprit pas les meilleurs de ses fils, car entre les idéaux de ceux-ci et les besoins dont le peuple s'apercevait, il y avait un abîme.

Les révolutions comme les gouvernements ne sont que l'expression d'un besoin collectif — même si celui-ci est peu senti de la masse — que le peu d'hommes qui dirigent la masse voient avec lucidité.

Quoi qu'il en soit, le livre est réussi par rapport au but qu'il se propose.

Ce livre est né de l'expérience vécue durant ces vingt années d'exil et de luttes. Et ça a été une nécessité que de raconter les vicissitudes de l'élite qui prépara à l'Italie son unité, pour l'Auteur, lié à ces esprits par la profonde sympathie, jaillie d'une même position spirituelle d'Italien combattant, ainsi qu'on pouvait l'être dans ces temps changés —, pour le triomphe des mêmes principes idéaux.

Ferdinando D'Antonio

JEAN VERMANDOY, *Ecrit la nuit.* (L'Abbaye du Livre, Lausanne, 1944.)

C'est un livre d'images « à fleur de nuit », c'est un bréviaire de « silences inédits », c'est une danse immobile, un songe d'insomnie que nous livre, avec réticence, Jean Vermandoy. Ici, l'*Instant* affirme un absolu pouvoir: l'antenne capte le hasard obscur du plus timide moment, *entre le désir et l'événement.* L'écriture n'est plus que trace, que sillage. Le poème est *ailleurs.* Et c'est la seule nuit qui parle; elle parle « à voix basse » de quelque monde épars dont voici les débris: fragments de quelque liturgie perdue. C'est le soir et c'est le matin: le même chant, la même plainte éveille les mêmes exils. A mi-chemin entre le chant et la parole, ces *proses* nous introduisent dans l'intimité des songes, des essences et — par la détente ou l'assoupissement — suscitent en nous le sentiment de l'*un* dans le multiple, la confrontation d'une présence qui déserte le temps. L'Athénien n'a pas tort de dire qu'ici *les scories de douleur ou de joie se sont pétrifiées en coulées d'ambre.* Ce jeune homme obstiné vit entre les mélèzes: il recueille leurs résines et leur gommes. S'il ne *s'accommode point à la vileté du vulgaire,* comme eût dit Ponthus de Thyard, notre sire de Vermandoy *n'est point tant obscur qu'élaboré:* ce n'est point sans recherche ni sacrifice qu'on parvient à tant d'austère sobriété. Cette poursuite onéreuse de la musique la plus nue, Eluard ou Lawis Caroll en témoignent, c'est la tâche et le jeu du mathématicien. C'est une algèbre du cœur qu'ordonne et que chiffre le talent évasif et précis de Vermandoy. Il y a toutefois dans ses équations plus d'une inconnue. C'est que ce visiteur de la nuit ne craint pas de s'aventurer au-delà des confins du langage. Le pôle qui l'attire et l'aimante, c'est l'asile d'un silence glacé, le lieu d'un blanc qui passe toute blancheur. La science de cet inventeur n'est pas science des mots, mais sagesse de l'inouï, expérience du repos. Fidèle au vœu de Yeats, il se fait *(nul savoir ne valant une paille) ignorant et lascif comme l'aube.* Son paysage se situe tantôt dans l'espace et tantôt dans la structure des choses. Sa poésie ne se réfère pas aux objets, mais à l'universalité de l'être. L'image est chez lui, comme chez le primitif et chez l'enfant, *forme magique du principe d'identité.* Raïssa Maritain dirait que, *les yeux bandés,* il reçoit, *comme par la peau, des effluves de nuit qui pénètrent jusqu'au cœur.* Il est de connivence avec les créatures: il se sentirait presque complice du Créateur. Son âme se met en route vers la perfection de l'amour: car l'*Amour est le Nom que l'on connaît peu,* un poète l'a dit.

Il frappe donc obstinément: il crible de ses *dards aigus de languissant amour* ce nuage d'inconnaissance où l'Autre se dérobe. Et parce qu'il possède un peu de cette grâce (naturelle) que les Grecs appellent *charisme,* peut-être que la nuée un jour, peut-être que la nuit, une nuit, lui communiquera cette ténèbre qui passe toute clarté.

Georges Cattaui

CARMEN LEU-LLORENS, *Les éléments médiévaux de l'architecture baroque.* Lausanne, Roth, 1944, 191 pp.

Alors qu'on s'est habitué à voir dans le baroque un développement du style et de l'esprit de la Renaissance, épanouissement pour les uns, dégénérescence pour les autres, voici un ouvrage qui, dans le domaine de l'architecture, n'y veut reconnaître qu'une continuation, ou une reprise selon les cas, du moyen âge et principalement du gothique; la Renaissance ne serait dans cette perspective qu'une parenthèse solitaire et une rupture dans l'histoire de l'Occident.

Pour Mme Leu-Llorens, il « n'y a pas de structure baroque », le baroque n'est qu'un « style d'ornementation »; si on le débarrasse de son vêtement et le considère dans sa nudité, dans son ossature, on voit apparaître l'église gothique, dont il reprend et le plan et les divers éléments structuraux: plan des églises à nef unique et chapelles latérales (type du Gesù, si souvent imité dans le sud de l'Europe), directement dérivé du gothique catalan ou languedocien; ou plan à trois nefs, plus habituel en France, Flandre ou Allemagne, pays où le gothique avait mis ce type en faveur. Examinant ensuite dans chaque pays les diverses parties de la construction, l'auteur arrive à la même conclusion: contrefort, arête, tribune, rose, pinacle, clocher, pignon, etc., sont d'origine médiévale. « Les emprunts ont été faits à l'art carolingien et à l'art roman, mais de préférence à l'art gothique. » Le baroque est l'accomplissement de l'architecture du moyen âge.

A cette démonstration fouillée et alerte, on pourrait faire quelques objections: tels de ces éléments, le contrefort extérieur, l'arc-boutant, essentiels au gothique, sont rares dans le baroque; d'autres, comme le pinacle, tendent à perdre dans le baroque toute valeur structurale, pour n'être plus que pur ornement; il en est aussi qui, indépendants de tel ou tel style, sont depuis longtemps des constantes de toute architecture religieuse chrétienne: c'est le cas du clocher; d'autres enfin, comme la coupole, paraissent propres au baroque, même si l'on en peut trouver des exemples dans l'art roman. Mme Lleu a du reste une belle page sur la signification de la coupole,

« interprète du sentiment religieux après le Concile de Trente », descente du ciel « à la rencontre de la terre » ; donc trait distinctif de ce style et héritage de Michel-Ange.

Une chose toutefois nous paraît certaine: en dépit de ce que le baroque peut devoir à la Renaissance, on n'en saurait faire un simple prolongement, moins encore une perversion. Bien au contraire, il apparaît, après la Renaissance, comme une rupture et comme un fait nouveau ; et s'il a des affinités spirituelles avec un autre style, c'est bien avec le gothique: verticalité, effet en profondeur, fuite vers l'infini, formes qui vont à faire éclater toute forme: tous les signes de l'inquiétude et du prométhéisme en opposition au repos, à l'immobile méditation du roman ou du renaissance. Reflet peut-être de l'Orient au cœur de notre histoire.

C'est ce que l'auteur dégage dans son chapitre de conclusion ; et il n'était pas sans intérêt de montrer que cette parenté ne résidait pas dans l'esprit seulement, mais qu'elle se marquait par de fréquentes similitudes dans la matière architecturale.

Jean Rousset

MARGERIDE, *Paille noire des Etables.* Roman: 113 pages, Editions « Trois Collines » (Genève).

Roman, ou plutôt nouvelle, bien qu'elle emprunte certains procédés du roman (défaut qui ne va pas sans nuire à son unité), mais nouvelle de qualité, traversée d'une sombre lumière, toute proche encore des événements dont elle est née, les événements de l'année où elle fut écrite en France, 1943. Tout s'y passe la nuit, nuit de décembre ; la neige feutre les pas, les propos ne s'échangent qu'à voix basse, des ombres passent, courent, les unes épiant, les autres se dérobant, et l'inconnu qu'on rencontre est un traitre possible ; plus de visage que l'on ne soupçonne, de sourire où l'on ne craigne un piège, de parole qui ne soit plus lourde que son poids ; il n'y a plus de rencontres humaines, il n'y a que des passages d'ombres dans cette nuit d'enfer ; monde faussé, où les faiblesses, les bassesses sont exploitées, selon le système le plus sordide ; et une enfant s'y perd, que l'on a cyniquement avilie, vouée à l'ignominie, ou au désespoir, pauvre vie qui ne s'est pas encore éclose et qui court déjà, à moins qu'elle ne rencontre un regard humain et fort, à ce silence définitif, « semblable à celui de ces royaumes de la mort où la vengeance des enfants avilis est à jamais inscrite. »

Mais cette nuit n'est pas sans espoir, il y a des être forts, résolus au sacrifice, sauvant leur dignité et celle des autres, qui savent que le jour se lèvera et qui en hâtent l'approche: le jeune professeur, responsable de la Résistance dans cette ville ouvrière, la Mère Supérieure d'un Refuge pour fillettes abandonnées ; contre ceux qui mettent à profit le mal et corrompent les cœurs que la misère a déjà gâtés, ils se liguent, sans se connaître, pour sauver l'enfant perdue ; et s'ils échouent cette fois, si les traces de la jeune fille se perdent sur la berge d'une eau noire, nous savons cependant que l'héroïsme, la pureté, la prière troueront la nuit. Sur la paille noire des étables, aucune lumière de Noël cette année-là ; mais il viendra d'autres Noëls sur la France.

C'est Louis Parrot, dont les « Cahiers du Rhône » ont déjà publié *Le Poète et son image*, qui se voile sous le nom de clandestinité de Margeride.

Jean Rousset

MONASTÈRE
NOTRE-DAME
DE LA
STE-ESPÉRANCE

Conditions d'abonnement:

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . . Fr. 9.—
Prix du numéro . . . . . » 2.50

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg
Compte de chèques: II a 20 Téléphone 2.32.12